

C A H I E R
B

Théâtre Page B 4
La chronique
de Lise Bissonnette Page B 5
Musiques du monde Page B 6
Cinéma Page B 6
Danse Page B 8
Télévision Page B 8
Disques classiques Page B 9
À Québec Page B 9
Jazz et blues Page B 10
Vitrine du disque Page B 10
Grille télé du week-end Page B 11
Agenda culturel Page B 12

THÉÂTRE



Les arcanes d'un auteur solitaire

Avec *Le Passage
de l'Indiana*,
Normand Chaurette
amorce une nouvelle
phase de sa carrière
de dramaturge

GILBERT DAVID

À son domicile du nord de Montréal, près du marché Jean-Talon, Normand Chaurette me fait les honneurs de son jardin en cette belle matinée de septembre. Un petit étang peuplé de carpes, avec une chute d'eau qui bruit, des arbres et des bosquets composent un paysage choisi et apaisant. L'auteur de *Fêtes d'automne* semble dans une forme éclatante et il est en veine de confidences sur ce qu'il lui arrive depuis un peu plus d'un an. Les événements se sont en effet précipités pour lui avec l'annonce coup sur coup de la création de sa plus récente pièce, *Le Passage de l'Indiana*, par le Théâtre Ubu de Denis Marleau, au prestigieux Festival d'Avignon l'été dernier, et celle de la production par la Comédie-Française au Vieux-Colombier de sa magnifique pièce, *Les Reines*, en mai 1997. La carrière théâtrale de Chaurette amorçait un tournant.

Depuis qu'il écrit pour le théâtre — et cela fait déjà plus de vingt ans —, Normand Chaurette s'est tenu au plus près des arcanes de l'existence, en fouillant des abîmes intérieurs et en dévoilant les plis et replis de l'âme. Certains pensent encore qu'il écrit un « théâtre dans un fauteuil », plus proche de la lecture intime que de l'incarnation scénique. On a dit et répété *ad nauseam*, à chaque nouvelle œuvre représentée au Québec et à chaque reprise ou presque, que l'auteur de théâtre était orphelin d'un metteur en scène, ce qui ne faisait qu'accentuer la perception d'avoir affaire à des textes injouables ou, à la limite, destinés aux *happy few*... De succès d'estime en fours notoires, Chaurette paraissait voué au rayonnement posthume.

Mais pendant qu'au Québec on malmenait les productions de ses pièces, on le jouait au Canada anglais, aux États-Unis, en Angleterre, en Italie, en Espagne et en France, sans qu'aucun écho ne nous en parvienne. L'auteur qui dérouterait tant ici connaissait partout ailleurs une écoute attentive et chaleureuse.

Un théâtre d'émotions

Dans le paysage théâtral québécois, l'auteur de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* fait en effet figure d'exception tant son œuvre — dix pièces à ce jour — défie toute catégorisation connue. C'est que cet écrivain de théâtre s'est obstinément mis à l'écoute de sa voix. Cette persistance indique en soi une vocation, à l'encontre des formules familières. Solitaire, au sens le plus absolu du terme, Chaurette l'a d'abord été par le refus de se fondre dans l'air du temps. Il dit: «Aucun artiste ne peut survivre en négligeant de remettre en question son art.» Non pas qu'il ait écrit contre quiconque — et notamment contre la dramaturgie de Tremblay auquel on l'oppose si souvent, à son grand regret, affirme-t-il. Mais il a cru et il croit toujours — comment lui donner tort? — que la maison du théâtre contient, c'est le cas de le dire, plusieurs pièces...

De *Rêve d'une nuit d'hôpital*, créée au Quat'Sous en 1980, à *Petit Navire*, que le Montréalais Gervais Gaudreault et Le Carrousel créeront en France en novembre prochain, Chaurette met à nu la fragilité des êtres dans un monde où les attendent les pièges de la volonté de puissance et les incertitudes du désir amoureux. Et,

VOIR PAGE B 4: CHAURETTE

LES ARTS



PHOTOS JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Écrit en 1949, en pleine épopée automatiste, l'unique livret d'opéra de Claude Gauvreau devait au départ être mis en musique par Pierre Mercure. Pour diverses raisons — dont certaines demeurent obscures —, le projet ne s'est jamais réalisé.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Près de cinquante ans après Pierre Mercure, le compositeur Serge Provost a enfin mené le projet de Gauvreau à terme et signe du fait l'œuvre la plus importante de sa carrière. Provost était déjà familier avec Gauvreau. À partir d'extraits du *Vampire*, il avait composé en 1992 *L'Adorable verrotière*, un «mélodrame» chanté par Pauline Vaillancourt.

L'opéra *Le Vampire et la Nymphomane* réunira sur la scène de l'Usine C des artistes de diverses provenances parmi lesquelles on retrouvera la soprano Pauline Vaillancourt (l'adorable verrotière et la nymphomane), le baryton Doug MacNaughton (le vampire), la mezzo-soprano Fides Kruker (la femme aux deux pieds bots), de même que les comédiens Albert Millaire (l'homme aux deux pieds bots), Monique Mercure (la mère du Vampire) et Claude Lemieux (le mari). L'Orchestre du Nouvel Ensemble moderne (NEM), sous la direction de Lorraine Vaillancourt, interprétera la musique de Serge Provost.

«Le simple fait de créer Gauvreau est un acte politique. À la langue de bois de cette fin de siècle, il oppose le verbe impoli et libérateur», écrit la metteuse en scène Lorraine Pintal. «Pour peu que l'on sache le décoder, le situer dans son contexte, le texte de Gauvreau a une immense importance historique. C'est l'extraordinaire cri de libération d'un créateur étouffé par le Québec de la fin des années 40», estime la comédienne Monique Mercure qui, du reste, a fréquenté Gauvreau et les automatistes.

Ce qui frappera d'abord le spectateur, c'est la langue de Gauvreau. Le poète, dramaturge et

polémiste a écrit le *Vampire et la Nymphomane* en langue explorée, c'est-à-dire dans cette langue frénétique, hallucinatoire, directement sortie de l'inconscient, qui lui était propre. Chez Gauvreau, écrivait un jour Michel van Schendel, «le langage, organisme vivant, est mis en charpie; il s'agit de le faire crier, de lui faire révéler ce qu'il cache, de le faire être au-delà de ce qu'il est». Dans la langue explorée, le verbe n'obéit plus à l'ordre conventionnel; les phrases sont des cascades de notes, de sons, d'images, au service de l'imaginaire.

Pour un comédien, c'est un extraordinaire défi que de jouer du Gauvreau. «Tout le travail consiste à trouver l'émotion qui correspond à la matière sonore», explique Monique Mercure.

«L'œuvre de Gauvreau possède le souffle des grandes tragédies qui exige chez ceux et celles qui l'abordent un engagement total et une mesure shakespearienne», note pour sa part Lorraine Pintal.

Albert Millaire, qui interprétera «l'homme aux deux pieds bots», a accepté avec enthousiasme de participer à cette aventure. «J'ai l'impression de m'abandonner à une grande folie. Ça me replonge à mes débuts. Nous étions parmi les premiers, à l'époque, à monter du Ionesco et du Beckett. Des œuvres comme *Le Vampire...*, ce sont des leçons d'histoire. On y voit comment les jeunes ont réussi à se sortir de la Grande Noirceur.» Dans *Le Vampire...*, le personnage de Millaire sera en fait le coryphée, le *Big Brother* qui veillera sur le vampire tout au long de l'opéra.

Il n'y a pas de trame, d'«histoire» comme tel dans *Le Vampire et la Nymphomane*. Pas de point d'action qui se résume en quelques

VOIR PAGE B 2: GAUVREAU

Le cri étouffé de Claude Gauvreau

Du 24 au
28 septembre, l'Usine C
sera le théâtre d'un
événement exceptionnel



À l'initiative de
Pauline Vaillancourt
et sa compagnie lyrique
de création Chants libres,
on y créera l'opéra *Le Vampire*
et la *Nymphomane* du
compositeur Serge Provost,
à partir du livret de Claude
Gauvreau (1925-1971),
dans une mise en scène
de Lorraine Pintal

■ Un dossier spécial, pages B 2 et B 3



Un opéra exclusivement pour l'ouïe

De Claude Gauvreau, on connaît surtout l'œuvre théâtrale (*La Charge de l'original épormyable*, *Les Oranges sont vertes*), peu l'œuvre poétique (*Entrailles*, *Étal mixte*), et à peu près pas du tout la seule œuvre qu'il ait destinée à la scène lyrique: *Le Vampire et la Nymphomane*.

JEAN-PIERRE DENIS

On sait que ce livret répondit à une commande du compositeur Pierre Mercure qui, sensible aux arguments de la «modernité» et assez près du mouvement automatiste, voulait en quelque sorte reconduire l'expérience du *Pierrot lunaire* de Schoenberg en terre québécoise. Il n'est cependant pas certain que Gauvreau sut de manière très claire ce que Mercure voulait, l'esthétique musicale dans laquelle il comptait inscrire cette œuvre, ni même si Mercure s'en expliqua. Mais fort de sa foi et de son audace, Gauvreau lui produisit ce livret.

Son tort fut sans doute d'en confier aussi la lecture à un tiers, le journaliste Pierre Saint-Germain, qui n'en fit pas l'éloge et en témoigna dans son journal. Ce fut alors la polémique. Bientôt, Mercure annonça qu'il ne voulait plus donner suite à son projet, prétextant un texte trop long et trop compliqué, allant même jusqu'à se dissocier publiquement du groupe automatiste et de ses «croyances».

On ne saura peut-être jamais le fond de cette histoire, à savoir si Mercure, comme le prétendit Gauvreau, aurait changé d'attitude précisément au moment où il recevait une bourse du gouvernement Duplessis, ou si, en effet, ce texte était trop compliqué pour être mis en musique (Mercure était encore un jeune compositeur)... Peut-être était-il tout simplement impensable pour l'époque de mettre un tel texte en musique, fut-on Varèse lui-même!

Vocalise de l'indicible

J'ai parlé plus tôt de scène lyrique. Précisons. À la fin de son livret, nous trouvons quelques «*explications personnelles*» où l'auteur affirme avoir composé un «*opéra exclusivement pour l'ouïe*», et nullement destiné «*à la vue*». Est-ce à dire que Gauvreau songeait plutôt à une diffusion radiophonique, comme ce fut le cas pour un certain nombre de ses textes, que la scène d'opéra, avec tout son attirail et toute sa lourdeur, ne l'intéressait pas? Possible. Une chose est sûre: il n'a pas pensé, pendant tout le temps de sa rédaction, qu'à une chose, la musique.

Mais quelle musique? Celle que pouvait lui proposer un musicien à partir de son texte, ou celle que son texte lui-même portait en sa prosodie, au rythme qu'il imposait à la lecture, à la scène mentale où il faisait défiler ses mouvements?

Je serais plutôt tenté d'appuyer cette seconde hypothèse. Elle va d'ailleurs dans le sens de ce que Gauvreau a toujours tenté à travers ses expériences sur et avec la langue: en faire une sorte d'opéra énonciatif, de vocalise de l'indicible, de profération émotive et cathartique.

Cependant, pour ceux qui auront pu entendre Gauvreau proférer ses textes lors de la fameuse Nuit de la poésie de 70, on sait qu'il était beaucoup plus près de la déclamation et de la charge agressive que de la lecture expressive et nuancée. Cela milite-t-il en faveur d'une poésie qui exclurait tout assujettisse-

ment à la musique de la voix (timbre, intonation, valeur, rythme, accents mélodiques) pour valoriser plutôt le flux verbal et son train d'enfer, sa décharge?

Une chose est sûre, pour la première fois, Gauvreau va au bout de quelque chose qu'il avait à peine amorcé dans ses précédents textes, ceux des *Entrailles* (premières œuvres poétiques), où l'on voyait apparaître çà et là quelques éléments de langage non référentiel (ou non figuratif), mais jamais de manière continue. Ici, Gauvreau se jette à corps perdu dans sa récente découverte, qu'il va appeler le «*langage exploré*», et ce langage est peut-être plus près du musical que de la peinture non figurative, comme ce fut le cas dans ses textes précédents. «*Quand j'écrivais Les Entrailles... — confiera-t-il à Robert Myre le 12 avril 1970 —, j'écrivais mes objets un peu comme on peint un tableau, c'est-à-dire on peut mettre une tache en haut, une tache en bas, au milieu et finalement cela fait un tout très homogène.*»

On connaît aujourd'hui les théories poétiques de Gauvreau à travers sa correspondance avec Jean-Claude Dussault et grâce à quelques autres textes; et on sait par eux que Gauvreau hésita souvent à trancher entre peinture et musique parce qu'ils peuvent tous deux être les supports d'une expression qui ne doit rien à la figuration. Ce qu'il recherchait précisément pour sa poésie. Quand Gauvreau entreprend son opéra, on doit avoir dans l'esprit cette ambiguïté persistante.

La preuve la plus éloquente serait sans doute que, à la manière d'un tableau qu'on recouvre entièrement de couleurs, de formes, de lignes, Gauvreau ne ménage pas d'espace de silence, alors que le propre de la musique est justement le silence, la scansion du silence. C'est peut-être que ce silence, de manière paradoxale, est justement permis par la non-visibilité du texte, sa non-intelligibilité... «*C'est le silence seul qui comprendra le sens de mes paroles. Aucun homme sur la terre ne comprendra ce que je dirai. Je suis un marchand de silence. Le miel suffocant entre deux mots tragiques est mon œuvre*», écrira Gauvreau dans *Nostalgie sourde*. Êtes-vous prêts à faire le silence en vous?

Dossier Claude Gauvreau

Le Vampire et la Nymphomane est le seul opéra de Claude Gauvreau. Étrangement actuel, ce cri étouffé met en scène des personnages et des musiques étranges. Où se place ce texte dans l'œuvre du poète-dramaturge? Comment peut-on mettre du Gauvreau en musique? Dans quel genre d'environnement et selon quel type de montage financier peut-on produire une telle «*machine*»? Une équipe de cinq journalistes répond à toutes ces questions.

événements d'autant plus rarissimes. *Le Vampire et la Nymphomane* n'échappe pas à cette règle. Plus de

MÉLOMANE: Personne qui aime la musique avec passion.

(Le Petit Robert)
INVITATION À LA MÉLOMANIE
Une série de huit cours d'initiation à la grande musique
Approche dynamique basée sur l'écoute
Documentation abondante fournie
Claudio Ricignuolo de l'Orchestre Métropolitain
Coût: 200 \$
Séances d'information gratuites
Renseignements: 385-5015
Montréal
SESSION D'AUTOMNE



PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Monique Mercure et Claude Lemieux.

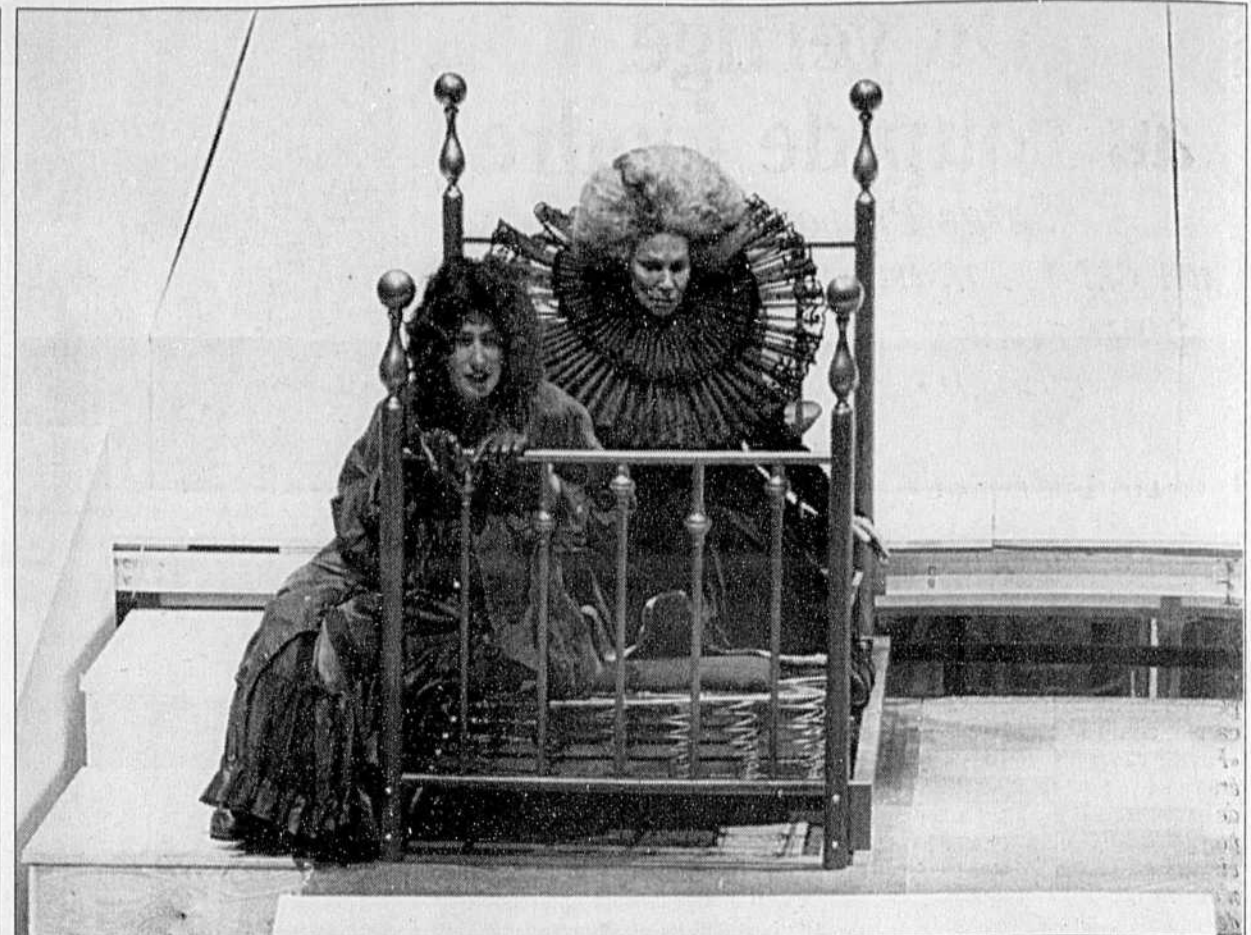


PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«On doit fonctionner avec des cachets de base. Même les têtes d'affiche acceptent de travailler à un tarif de base et non pas majoré», explique Maurice Rhéaume, directeur administratif de Chants Libres.

Vampirisme économique?

Combien coûte un opéra «contemporain»? Comment s'effectue le montage financier?

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

Certains pourraient être tentés d'y voir un beau cas de vampirisme économique. Mais pour la modique somme de 225 000 \$, la compagnie de création lyrique Chants Libres a réussi un tour de force en créant *Le Vampire et la Nymphomane*. Peu importe l'importance des subventions reçues.

Les créations en art lyrique ne courent pas les rues. Et pour cause. Elles coûtent cher et attirent un public très restreint, qui peut donc difficilement assumer sa part du prix de revient de l'opéra. Pas étonnant qu'elles requièrent de fortes subventions, rendant ces

90% des fonds investis dans l'entreprise — soit 210 000 \$ — proviennent d'organismes subventionnaires: le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, sans oublier Radio-Canada, dont la chaîne culturelle FM coproduit l'événement avec une injection de 14 000 \$.

Près de 5 000 \$ ont également été recueillis dans une levée de fonds. Mais les entreprises ne se bousculent pas aux portes pour appuyer un tel projet, même si quelques-unes ont accordé des commandes de service: l'eau embouteillée pendant les répétitions, les bijoux et les lunettes utilisés dans le spectacle, l'impression du programme. «*C'est très difficile de vendre un tel projet*, explique Maurice Rhéaume, directeur administratif de Chants Libres. *Il se dégage de cet opéra une image à laquelle les entreprises ne veulent pas être associées, parce qu'elle est trop scabreuse.*»

Prix peu élevé

Reste donc aux amateurs d'opéra à déboursier les 10 000 \$ manquants pour boucler le budget. Le prix des billets (24 \$, un tiers de moins pour les tarifs réduits) est d'ailleurs peu élevé pour un opéra: la dernière production de l'Opéra de Montréal (OdM), qui débute ce soir, exige de l'amateur une dépense variant de 25 à 89,50 \$! «*On ne peut pas vendre ces billets trop cher, sinon on risque d'avoir de la difficulté à attirer les gens*, précise M. Rhéaume. *On préfère remplir nos salles avec des prix plus bas.*»

Présenté quatre fois à l'Usine C, *Le Vampire et la Nymphomane* pourrait ainsi attirer environ 1300 spectateurs payants: la subvention accordée pour chacun de ces sièges s'établit alors à environ 160 \$. La somme peut paraître extravagante, mais elle prend une couleur différente quand on sait qu'une cinquantaine de per-

sonnes participent au projet, entré dans sa phase intensive depuis trois mois.

A titre de comparaison, *Les Pêcheurs de perles*, l'œuvre de Bizet proposée aujourd'hui par l'OdM, est produite au coût de 900 000 \$. Avec un budget de fonctionnement annuel de quelque 6,5 millions \$, dont environ 0,5 million \$ en dons ou commandes de services, l'OdM produit annuellement six opéras. Elle reçoit cette année un peu plus de 1,8 million \$ de subventions de fonctionnement (et non de production, comme c'est le cas pour Chants Libres).

Mais les effectifs requis pour la réalisation d'un opéra de l'OdM sont évidemment beaucoup plus importants — 43 musiciens contre 17 pour *Le Vampire et la Nymphomane*, et un chœur de 36 chanteurs, alors que l'œuvre du compositeur Serge Prokofiev ne comprend pas de chœur. Mais la création d'un opéra implique par ailleurs des coûts de préproduction inexistantes pour une œuvre comme celle de Bizet, bien que le travail de composition de M. Prokofiev ait également profité d'une aide du CALQ.

Avec des noms aussi connus que Lorraine Vaillancourt et son Nouvel Ensemble moderne, Lorraine Pintal à la mise en scène et Michel Goulet à la scénographie, sans compter la soprano Pauline Vaillancourt et les comédiens Albert Millaire et Monique Mercure, le coût de la production d'une œuvre comme *Le Vampire et la Nymphomane* reste modeste, même à 225 000 \$.

«*L'opéra contemporain roule toujours sur des budgets restreints*, note M. Rhéaume. *On ne peut pas compter sur la billetterie, parce que ce n'est quand même pas quelque chose de très commercial. C'est pourquoi on doit fonctionner avec des cachets de base. Même les têtes d'affiche acceptent de travailler à un tarif de base, et non pas majoré. Tout le monde est bien conscient que c'est une création, et qui dit création dit risque, et donc économie de moyens.*»

THÉÂTRE

Du rêve à la réalité

avec

Les Ateliers Patrick Labbé

(514) 769-1737

ou sans frais

1-800-435-2283

à partir de 5ans - début octobre



Les concerts-vedettes de l'Orchestre symphonique de Montréal

Mardi 24 et mercredi 25 septembre 1996

Concert Stradivarius

Dutoit ouvre la saison musicale par un événement unique. Le maestro dirige l'OSM et le célèbre American String Quartet qui jouera sur quatre rarissimes stradivarius ornés.

Un écran géant permettra d'admirer pendant le concert ces quatre merveilles de la lutherie.

Causerie avec le Dr Herbert Axelrod, collectionneur de ces quatre stradivarius, à 18 h, au Piano Nobile. Le public aura alors l'occasion de les entendre. Nombre de places limitées: premiers arrivés, premiers servis.

Exposition Stradivarius dans les Foyers de la salle Wilfrid-Pelletier.

Strauss Till Eulenspiegel
Ysaye Harmonies du soir
Spohr Concerto pour quatuor à cordes

Vaughan Williams Fantaisie sur un thème de Thomas Tallis

Respighi Les Pins de Rome

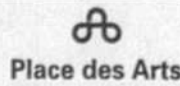
Charles Dutoit, chef
American String Quartet

19 h 30, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Tarif étudiant offert

AIR CANADA

Succession J.A. DeSève



Lundi 30 septembre et mardi 1^{er} octobre 1996

Voix, chœurs et œuvres grandioses

La célèbre basse James Morris incarnera Méphistophélès, l'un des rôles les plus diaboliques du répertoire de l'opéra italien. Également au programme, *Peer Gynt*, le chef-d'œuvre de Grieg, interprété pour la première fois par l'OSM. Le récitant, John de Lancie, n'est nul autre que l'ingénieur «Q» dans *Star Trek, The Next Generation*!

Boito Prologue de Méphistophélès
Grieg Peer Gynt, version complète

Charles Dutoit, chef
James Morris, basse
Heidi Grant Murphy, soprano
John de Lancie, récitant
Chœurs de l'OSM
Chœurs d'enfants de l'École F.A.C.E.
Iwan Edwards, chef des chœurs.

20 h 00, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Tarif étudiant offert



JOHN DE LANCIE

Concert bénéfice de l'OSM

Jeu 3 octobre 1996

Hampson et Hadley

Tous les ingrédients d'une soirée mémorable en compagnie de deux des plus grandes voix internationales réunies pour la première fois à Montréal. À inscrire en grosses lettres à son agenda.

Airs d'opérettes, de music-hall et d'opéra italien et français.

Charles Dutoit, chef
Thomas Hampson, baryton
Jerry Hadley, ténor

19 h 00, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Prix des billets
Billets réguliers: 15 \$, 30 \$, 60 \$
Billets bénéfice: 150 \$ (concert et réception)

Volet bénéfice
Caméras - Mode en direct
Séance de photos en direct au Piano Nobile. Après le concert, une réception réservée aux détenteurs de billets bénéfice permettra de vivre la fébrilité des studios de photos en présence de mannequins, coiffeurs, maquilleuses et stylistes.

Conseil canadien de la Fourrure
Fur Council of Canada

CITE



THOMAS HAMPSON



JERRY HADLEY

GAUVREAU

Simplement un couple

SUITE DE LA PAGE B 1

phrases. En revanche, nous sommes en présence de réels «héros d'opéra», en proie à la souffrance, la révolte, et animés par les passions les plus brûlantes. On y nage en pleine allégorie. Le «vampire» n'est évidemment pas un fantôme qui suce le sang des vivants. La «nymphomane» n'est pas non plus une femme au désir sexuel pathologique. Le couple au cœur de cette œuvre de Gauvreau est tout simplement un couple d'amoureux; deux jeunes gens incapables d'exprimer et d'assouvir leur amour et leurs désirs légitimes dans la société écrasante des années 40.



PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Le baryton Doug MacNaughton.



Du vertige au coup de foudre

Serge Provost utilise un espace musical à deux niveaux pour rendre compte de l'univers complexe de Gauvreau

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Pour *Le Vampire et la Nymphomane*, Pierre Mercure a eu le vertige en 1949, Serge Provost, le coup de foudre en 1996.

Celui qui, un demi-siècle plus tard, permet finalement à ce texte de s'incarner, comprend son prédécesseur. «Par ses charges anti-cléricales et son érotisme, ce texte devançait son temps de quarante ans, rendant la tâche impossible à Mercure, lui-même dans la vingtaine. A 23 ou 24 ans en 1949, je n'aurais pas pu, moi non plus, aborder ce texte», admet Provost.

Le Vampire et la Nymphomane était non seulement osé: il était surtout d'une rare richesse. D'où la difficulté. «Habituellement, en opéra, les textes sont sans grande valeur littéraire. Le défi était donc d'éviter de tomber dans la musique commentaire et d'en faire plutôt un personnage à part entière en conversation avec les chanteurs.»

Pour créer cette impression de dialogue, Provost fait beaucoup appel aux instruments solos. Au premier plan: le saxophone, instrument sensible négligé par les orchestres. «La musique, c'est la limite des mots. Ainsi, le saxophone personnifiera la voix intérieure du vampire.» Dans le passage de *L'Adorable Verrotière* — par lequel Provost a abordé l'œuvre en 1992 lors d'une commande pour le 350e anniversaire de Montréal — la flûte, en conversation avec Pauline Vaillancourt, fait office de miroir, cristallin, argentin. Pour rendre le tragique, d'un bout à l'autre de l'œuvre: les percussions.

Il faut cependant se garder, selon Provost, de ne voir dans *Le Vampire et la Nymphomane* que pure tragédie. «Il y a des moments où les person-

nages, malgré leur état d'aliénation, ont en vision ce bonheur hors d'atteinte», juge Provost.

Pour rendre ces moments à la fois étherés et sombres, Provost peut compter sur un espace musical à deux niveaux: d'une part, la musique de l'orchestre qui sourd de terre (en l'absence d'une fosse à l'Usine C, l'orchestre se trouve sous la scène), d'autre part, la musique électronique d'un synthétiseur, musique plus aérienne sortie de hauts-parleurs juchés.

Pour nourrir davantage encore ces nuances: les voix, qui passeront de la déclamation au chant par son intermédiaire, le «sprechgesang». «L'exploration et la modulation de la voix, surtout celle de Pauline Vaillancourt, permettent de mettre en relief le texte», explique M. Provost.

Boursier du Conseil des Arts du Canada, Provost avait un an pour composer la musique de *Le Vampire et la Nymphomane*. Dans un petit garde-robe parisien de deux pièces, il s'y est consacré dix ou douze heures par jour, travail entrecoupé d'un stage à l'Institut de Recherche et de Coordination acoustique/musique (IR-CAM).

«L'ordinateur m'a permis de faire en un temps limité ce qui, à la main, m'aurait pris des semaines. L'ordinateur permet de faire une œuvre de longue portée en un temps limité.»

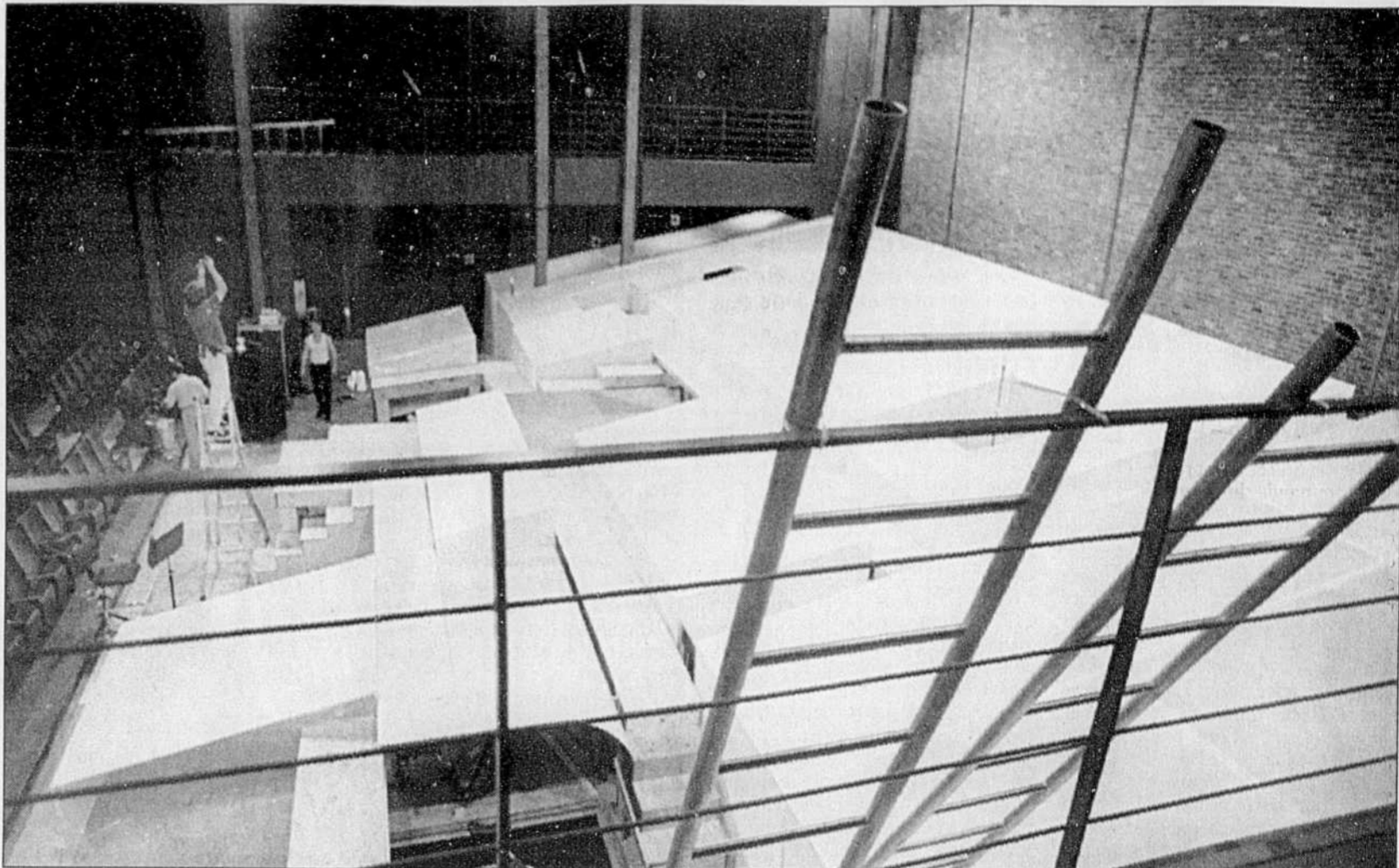
Petit exemple concret? Posons une banque d'une douzaine de notes et d'accords que soumet le compositeur à l'ordinateur, lui demandant par exemple, de privilégier telle ou telle note à faire revenir plus souvent. L'ordinateur calcule toutes les combinaisons possibles. Reste au compositeur à choisir celle qui lui plaît. «L'ordinateur peut sortir par exemple 300 accords à partir des notes soumises et pour chacun de ces accords, huit ou douze sons pour l'orchestre.»

C'est donc un opéra très fin de siècle qui sera présenté à l'usine C, à mi-chemin entre le traditionnel orchestre et la «nouvelle musique» d'un synthétiseur échantillonneur.

Grandiose, comme le souhaitait Provost au départ. «Dès 1979, alors étudiant à l'académie d'été de Bayreuth, j'ai assisté à la représentation du Ring de Wagner, monté par le tandem Boulez/Chéreau. J'ai été fasciné par la vision qui s'en dégageait: l'opéra conçu comme un immense rituel, avec une mise en scène, des costumes, des décors, une musique très élaborée. Les opéras de Monteverdi, tels que dirigés par Nicolaus Harnoncourt — leur côté fantastique, la grande liberté d'invention musicale et théâtrale, les machineries fabuleuses, les effets scéniques délirants — ont tout autant avivé mon désir de la scène.»

Loin de craindre que sa musique ne pâtisse de trop d'artifices, Provost s'est au contraire ouvert à tout ce qui pouvait aider à la compréhension du texte. «On a souvent reproché aux arts contemporains d'être hermétiques. Là, on a joué le jeu de l'avant-garde, mais on s'est assuré que le spectateur comprenne l'œuvre.»

La metteure en scène Lorraine Pintal et Serge Provost ont passé des heures à analyser *Le vampire et la Nymphomane* et la signification de certains passages leur échappent encore. Pour le spectateur exposé pour la première fois à ce texte sans possibilité de le relire, il a fallu faciliter la tâche. Cette ouverture de Provost à la mise en valeur visuelle du texte et de la musique permettront aux spectateurs attentifs de comprendre une œuvre qui, présentée isolément, leur aurait autrement paru simple délire.



Le plan de l'espace scénique conçu par Michel Goulet est assez fortement incliné et occupe toute la largeur de la salle. Le sol est en lycra, un tissu qui permet de jouer avec la lumière et sert donc d'écran de projection.

Les racines du ciel

Un univers en ascension, juché «nulle part», un clocher d'église, un lit, une lampe, des échelles et un labyrinthe pour cheminer à travers tout ça: l'installation à habiter de Michel Goulet, artiste et scénographe.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Michel Goulet est un gros bonnet du milieu et même du système de l'art contemporain du Québec, avec son prix Paul-Émile Borduas, son poste de professeur, ses contrats d'art public — les chaises du Plateau, de la place Roy et du Théâtre d'Aujourd'hui, c'est à lui qu'on les doit — et ses œuvres, évidemment, qui figurent dans toutes les bonnes collections, privées et publiques. Depuis quelques années, il est aussi en train de se bâtir une solide réputation de scénographe, de sculpteur de scène, d'installation à habiter.

Son premier travail pour le *Roberto Zucco*, de Bernard-Marie Koltès, monté il y a trois ans, à Paris et à Montréal, par le passionné d'arts visuels Denis Marleau, du Théâtre Ubu, lui a valu d'immenses éloges, jusque dans *Le Monde*, qui parlait d'un «magnifique décor» et d'une «machinerie mystérieuse, cruellement efficace». Il a reçu autant de commentaires en odeur de dithyrambe pour le second, *Le Passage de l'Indiana*, du même Marleau, présenté au Festival d'Avignon cet été et que l'on verra dans quelques jours à Ottawa, puis à Montréal.

Cette fois, c'est la metteuse en scène Lorraine Pintal qui l'a sollicité, d'abord pour un projet qu'il a refusé, puis pour cet opéra. «Je ne veux pas que ça devienne un second métier, raconte-t-il, assis dans les gradins de l'Usine C, devant sa mécanique en construction. En arts visuels, dans mon atelier, je travaille seul et j'assume toutes les responsabilités. Au théâtre, au contraire, il faut s'insérer dans une équipe et faire des concessions pour le bien du spectacle. Mais j'aime les défis. *Le Vampire et la nymphomane* en présente beaucoup.»

C'est à la première réunion d'équipe, en répétition, que lui est venue l'idée de sa scénographie. «Franchement, je n'ai d'abord pas compris grand-chose au texte de Gauvreau, et en même temps, j'étais fasciné par le langage, les compressions d'images suscitées par cette langue. Tout s'est éclairé quand les autres ont présenté

sur le décor, explique le concepteur. On ne les voit pas jouer, et en même temps, ils sont présents dans tous les spectacles.»

Au-dessus d'eux, un labyrinthe permet aux personnages de surgir d'un coup, disparaître aussi vite, circuler dans les méandres. C'est un lieu de perte et de découverte, un «cheminement complexe», «une zone d'insécurité, comme la vie».

Côté cour, un clocher d'église perce l'univers nébuleux. Une croix bleue, illuminée, prolonge sa longue flèche. Plus au centre, un lit peut survoler les personnages et une petite lampe permet de créer des atmosphères tantôt feutrées, tantôt inquiétantes. Côté jardin, des échelles mènent encore plus haut que le rêve en contrebas, vers un autre «nulle part».

Pas mal pour un flash, non? «Quand j'ai l'idée, je l'organise», résume Michel Goulet, qui aurait jonglé avec une trentaine de projets pour le Roberto Zucco avant d'en développer un seul. Par contre, il affirme ne pas se soumettre aux associations

qui naissent naturellement entre les idées et les choses. «Les seuls éléments qui m'intéressent sont ceux de la vie courante, même si, effectivement, on leur attribue une valeur symbolique, poursuit-il. Le lit par exemple. La société s'est créée tout un univers de correspondances autour de cet objet, et je sais que les spectateurs vont proposer des lectures symboliques de cet élément. Mais je ne vais pas jusque-là. Pour moi, au départ, ce n'est pas un élément chargé de symboles. D'abord, c'est un lit. C'est sa forme qui m'intéresse. Je m'arrête là.»

Comme dans son œuvre, quoi, peuplée d'objets-meubles, de tables et de chaises. Mais le rapport à l'espace est différent. L'artiste des galeries et des musées fait avec celui qu'on lui impose: le scénographe crée son espace et permet qu'on l'habite. «Mais le mot d'ordre est celui des arts de la scène: c'est tout pour la magie, résume Michel Goulet, artiste et scénographe. On veut qu'en sortant d'ici les spectateurs aient le sentiment d'avoir vécu dans un rêve. Ici, ils vont toucher un mythe.»

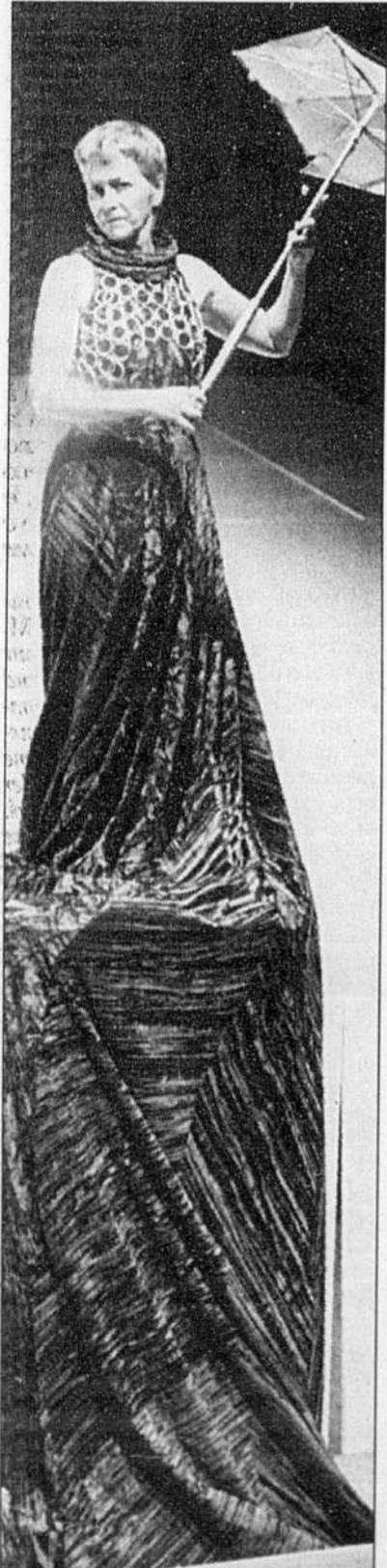


PHOTO JACQUES NADEAU, LE DEVOIR
Pauline Vaillancourt dans le rôle de l'Adorable verrotière.

LUCIANO PAVAROTTI

au Metropolitan Opera de New York dans «Andrea Chenier» de Giordano du 14 au 16 octobre 1996

Ne manquez pas votre chance! Seulement quelques places disponibles
Voyage LM au (514) 856-7842



LES OEUVRES DE
CLAUDE GAUVREAU
SE TROUVENT À
l'HEXAGONE

photo Kiro

CLAUDE GAUVREAU
BEAUTÉ BAROQUE

CLAUDE GAUVREAU
LA CHAMBRE DE L'ORIGINE ÉPORAQUE

CLAUDE GAUVREAU
LES ORANGES SONT VERTES

CLAUDE GAUVREAU
ÉTAL MIXTE ET AUTRES POÈMES 1948-1970

CLAUDE GAUVREAU
ÉCRITS SUR L'ART

«Une quintessence du style Perreault.» Les Saisons de la Danse (Paris)

Les Années de Pèlerinage

Une œuvre chorégraphique de
Jean-Pierre Perreault

Du 18 au 29 septembre 1996
du mercredi au samedi, 20 h
matinées 28 et 29 septembre, 15 h

salle Beverly Webster Ralph
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, rue Sainte-Catherine ouest
métro Place-des-Arts

billets: 15\$, 18\$ réservations: 514.847.6212

UNE COORDINATION DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, DE L'OFFICE
PROVINCIAL DE LA RÉVISION AGICOM ET DU LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT

CHAURETTE

Vers une dramaturgie du sentiment

SUITE DE LA PAGE B 1

toujours, la grande hantise de la mort qui grignote la conscience et le cœur. Qu'on se le dise, cette écriture-là produit un théâtre d'émotions. Pour cela, il suffit de jouer la partition, car l'essentiel se joue dans l'entrelacs des timbres et des thèmes, et cette dramaturgie appelle des acteurs musiciens, des artistes du sentiment — comme disait Jovet.

Chaurette, bien entendu, a été ravi de la réception française au *Passage de l'Indiana* en juillet dernier, qui lui a valu une presse largement élogieuse et des spectateurs enthousiastes. «*On m'a dit que j'écrivais un théâtre pour le grand public, avec une intrigue et les unités de lieu et de temps. J'ai cru comprendre que la création dramatique en France apparaît hermétique et souvent déconnectée de ce que le public attend d'une expérience théâtrale. La dimension romanesque de ma pièce a touché là-bas. Denis Marleau s'est approprié mon texte, et c'est tant mieux. J'ai eu l'impression de vivre l'expérience de la normalité et ça a été très jouissif.*»

L'auteur de *La Société de Métis* a eu un calendrier très chargé depuis 1994, alors qu'il a travaillé sur pas moins de six projets, y incluant deux versions majeures de pièces du répertoire: *Hedda Gabler*, montée par Lorraine Pintal au Théâtre du Nouveau Monde, et *Le Songe d'une nuit d'été* pour la production de Robert Lepage au Trident. Côté création, en plus d'achever deux nouvelles pièces, l'écrivain a été amené à retravailler *Je vous écris du Caire*

en vue de sa publication chez Leméac, et à cribler de notes son texte *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* qu'a mis en scène Michèle Magny au Théâtre d'Aujourd'hui en octobre 1995.

La première canadienne du *Passage de l'Indiana* aura lieu la semaine prochaine, le 25, au Centre national des arts à Ottawa, et le public mont-réalais verra ensuite ce quatuor orchestré par Denis Marleau et réunissant Andrée Lachapelle, Marc Béland, Julie McClemens et Jean-Louis Millette comme premier spectacle de la saison du TNM, à compter du 5 novembre à l'Usine C (les billets seront mis en vente le 30 septembre). Le 27 septembre, Normand Chaurette s'enverra vers Paris où il travaillera un mois en atelier avec des comédiens qu'il dirigera dans la lecture de ses textes, avant de descendre à Villeneuve-lez-Avignon pour un séjour à la Chartreuse, qui abrite d'ailleurs le Centre national des écritures du spectacle. Début novembre, il attrapera la première mondiale de sa première pièce jeunes publics (mais non pour enfants), *Petit Navire*, à Chambéry. Passé le stress des derniers mois, le dramaturge qui aime à rappeler qu'il écrit «*pour servir le genre dramatique et s'en servir*» est en train de voir s'élargir l'horizon public de son théâtre. Il dit encore: «*La vérité de la création est entre les mots, dans l'indicible.*» Chaurette a toujours fait confiance à la beauté, qui a ses exigences. Et qui trouve, tôt ou tard, ses auditoires enchantés.



Rita Lafontaine et Isabel Richer, les deux principales interprètes du texte de Normand Chaurette.

PHOTO JACQUES NADEAU, LE DEVOIR

Dans les ruines de la famille

Du 24 septembre au 19 octobre, le Théâtre du Rideau Vert présente *Indépendance* du dramaturge américain Lee Blessing, dans une mise en scène de Fernand Rainville. C'est l'histoire d'un singulier quatuor, celui que forment une mère et ses trois filles, réunies dans leur maison familiale de la petite ville d'Indépendance dans l'Iowa.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Indépendance? Il ne faut pas s'y méprendre. Il ne s'agit surtout pas d'une pièce à vocation politique ou du enième cri du cœur d'un dramaturge québécois indépendantiste. Il ne s'agit pas non plus de l'adaptation théâtrale d'*Independence Day!* *Indépendance*, c'est plutôt le titre de la version française, adaptée par Robert Vézina, de la pièce *Independence* du dramaturge américain Lee Blessing.

Il y est question de tout sauf d'*indépendance* au sens politique du terme. S'il fallait d'ores et déjà en dégager le thème principal, on pourrait, sans se tromper, affirmer que c'est celui de la famille. Dès les premières lignes, le texte de Blessing amène en effet à réfléchir sur la famille et appelle de nombreuses ques-

tions. Comment échapper au cercle infernal de la famille? Comment se soustraire à l'emprise de la mère? Comment vaincre sa culpabilité d'échapper aux modèles que voudrait transmettre la mère? Comment trouver sa véritable identité? En somme, comment conquérir sa propre «indépendance»? A sa manière, bien sûr, et sur un tout autre registre, Michel Tremblay posait un peu les mêmes questions dans *A toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, pièce également à l'affiche à Montréal ces jours-ci.

L'histoire d'*Indépendance* se déroule donc dans la petite ville d'Indépendance, dans l'Etat de l'Iowa. C'est une petite ville de province comme il en existe des milliers; une si petite ville qu'on n'y trouve qu'un seul feu de circulation. Il y a aussi un hôpital psychiatrique, où a d'ailleurs séjourné Evelyn, la mère... La pièce s'ouvre sur une réunion des trois enfants de la famille, la première depuis des lunes. Il y a Kim (Dominique Pétin), 35 ans, l'aînée, intellectuelle et autoritaire, celle qui vit à la ville (Minneapolis...) et qui ne revient à la maison familiale qu'une fois tous les quatre ans, le temps de tout remettre en ordre. Puis il y a Jo (Anne Dorval), 27 ans, enceinte, celle qui vit avec sa

mère et qui subit son emprise quasi tyrannique. C'est elle qui, après avoir été brutalisée, a appelé sa sœur aînée Kim à son secours. Il y a enfin Sherry (Isabel Richer), 19 ans, insolente sous son perfecto, déléguée, provocante, en apparence inatteignable, imperméable, affranchie, mais aussi ignorée par sa mère avec laquelle elle n'a aucun moment de complicité. Il y a surtout cette mère, Evelyn (Rita Lafontaine), la mi-cinquanteaine, une femme blessée qui, aux dires mêmes de la comédienne, «oscille entre la névrose et la psychose», une femme qui porte les traces de son passé difficile.

Nous suivrons ces trois femmes tout au long de la pièce, dans leurs affrontements comme dans leurs moments de complicité et de tendresse. Toute la progression dramatique s'organise autour de l'affranchissement de Jo.

Ce qui frappe, à la lecture de cette pièce de Lee Blessing, c'est la profondeur psychologique des personnages. De ce point de vue, le texte est d'une remarquable cohérence. «*Nous avons demandé à une psychologue de lire la pièce et de donner son opinion. Elle nous a dit que, sur le plan psychologique, tout était d'une rigueur et d'une vraisemblance inattaquable*», raconte Isabel Richer, l'interprète de Sherry.

Complicité

Indépendance marquera les débuts au théâtre «professionnel» mont-réalais de la jeune comédienne Isabel Richer. A sa sortie de l'École nationale il y a trois ans, elle avait fait une

tournée avec le théâtre pour adolescents Le Clou. Depuis, elle a tout fait, sauf du théâtre. Elle a joué au cinéma — dans *Eldorado* —, dans diverses téléseries — *Jasmine, Lobby* — et elle jouera à nouveau au cinéma dans le prochain film de Marc-André Forcier, *La Comtesse de Bâtton Rouge*, où elle incarnera une femme à barbe, du moins une actrice — ce sera un film dans le film — qui interprète une femme à barbe.

Quelle différence voit-elle entre le théâtre et le cinéma? «*Il est trop tôt pour me lancer des comparaisons. Tout ce que je peux dire, pour l'instant, c'est que c'est totalement différent de tout le reste et que je suis très heureuse d'y arriver. Le théâtre demande un souffle différent, permet d'aller au bout de soi-même*», répond-elle.

Au cours des dernières semaines, les quatre comédiennes ont développé une très grande complicité. «*Ce n'est pas un cliché! Nous avions vraiment une belle complicité. Très souvent, on discutait de nos personnages. On essayait de se les imaginer dans dix ans*», dit Isabel Richer.

On est frappé par la profondeur psychologique des personnages. Le texte est d'une remarquable cohérence.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Lee Blessing

Indépendance

Traduction: François Bouchereau
Adaptation: Robert Vézina

Mise en scène: Fernand Rainville

Rita Lafontaine
Anne Dorval
Isabel Richer
Dominique Pétin

concepteurs:
Mario Bouchard
François Barbeau
Michel Beaulieu
Jean-Marie Guay

En collaboration avec: LES ARTS du Maurier

du 24 septembre au 19 octobre
réservations: 844-1793
groupes: 527-3644 844-1793

Frankie et Johnny
AU CLAIR DE LUNE

TEXTE: TERENCE McNALLY • TRADUCTION: MICHEL DUMONT ET MARC GRÉGOIRE • MISE EN SCÈNE: MARC GRÉGOIRE
AVEC: LOUISE PORTAL, MARCEL LEOEUF ET LA VOIX DE MICHEL DUMONT

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU BELVÉDÈRE

Du 8 octobre au 9 novembre
Du mardi au samedi 20h

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente à la PDA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790 1245.
Redevance et frais de service.

LES PASSEURS
NCT
L'ALPHABÈTE
DU THÉÂTRE

Début de saison à la NCT avec la meilleure production! Ville de Québec du premier Gala des Masques

SPECIAL RENTRÉE
Bénéficiez d'un rabais de 10% sur les billets à prix régulier, achetés avant le 30 septembre.

DOM JUAN
de Molière
Mise en scène: Serge Denoncourt

Avec
Benoît Guoin, Lorraine Côté, Jacques Leblanc
Bertrand Alain, Jacques Baril, Marie-Josée Bastien, Jean Bélanger, Luc Bourgeois, Roxanne Boulianne, Jacques Laroche, Réjean Vallée et Jean-Pierre Ronfard.

Concepteurs
Michel Gauthier, Denis Denoncourt, Jean Crépeau, Robert Caux
Une production du Théâtre du Trident

Du 2 au 19 octobre
les jeudis, vendredis et samedis, 20h

ACCÈS
BILLETTERIE NCT ADMISSION
22% de réduction les samedis
514 253-8974
514 790-1245
1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2

SUR SCÈNE

BLUE VALENTINE

Le texte de Marianne Ackerman porte un regard lucide sur le couple d'aujourd'hui. On croit à son histoire de jumeaux amoureux d'une critique à la langue acérée qu'interprètent avec autorité Leni Parker et Bruce Dinsmore. Davantage qu'à un théâtre de l'émotion, c'est à une anatomie du sentiment amoureux qu'on nous invite. A la petite salle du Monument National jusqu'au 5 octobre.
Hervé Guay

À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU

Le metteur en scène René Richard Cyr passe à côté de cet autre «classique» du théâtre de Tremblay, dont la création mémorable remonte à 1971. En faisant «bouger» le microcosme des Marie-Lou, Léopold, Mianon et Carmen, pourtant pétrifié aux trois quarts dans l'impuissance, le metteur en scène perd de vue ce qu'a d'insoutenable cette tragédie «cantate cheap». A la Compagnie Jean Duceppe, jusqu'au 19 octobre.
Gilbert David

JÉSUS AU LAC

Mis en scène par le regretté Robert Gravel, *Jésus au lac* raconte une journée dans la vie du Nazareen. Malheureusement, le texte d'Alexis tient de la pochade. Il s'y trouve tout de même un morceau de bravoure: le paradis décrit par un ange comme une grosse cabane à sucre. A la salle Fred-Barry jusqu'au 5 octobre.
Hervé Guay

ARTS

Histoires d'adversités

Si vous n'avez pas encore vu l'exposition *À la une du Devoir, une société en évolution*, qui a promené notre histoire depuis un an et demi un peu partout au Québec et jusqu'en Acadie et au Manitoba, je vous incite à planifier un week-end d'automne à Chicoutimi, où elle se trouve jusqu'à la mi-octobre. Non seulement l'ensemble est-il passionnant — nous vous l'avons souvent dit — mais il est sert dans un des lieux les plus émouvants qui soient. Sous les hautes voûtes d'une des immenses salles de la Pulperie de Chicoutimi, l'exposition respire comme jamais. Elle se déploie tout autour de la célèbre maison du peintre Arthur Villeneuve, déménagée à l'intérieur de l'ancien atelier mécanique de la Pulperie l'année dernière, ses fresques restaurées avec un soin maniaque. Intime comme une soirée d'été sous la lune dans une rue de village, et grandiose par l'esprit qui s'en dégage, l'endroit est à couper le souffle.

Il est d'autant plus que tout à côté du bâtiment, le reste du site de la Pulperie a été fortement dévasté par les terribles inondations de l'été dernier. Avec la fameuse petite maison blanche qui résistait au déchaînement de la rivière Chicoutimi, l'image symbole du désastre était celle d'un autre bâtiment de la Pulperie, la massive maison de pierre aux allures de manoir qui rejetait des torrents par ses fenêtres. Elle abritait un théâtre d'été tout neuf, il n'en reste

que la coquille. À l'intérieur, le rideau de scène ballote au-dessus d'un lit de pierres jetées là par le courant. L'image est surréaliste, tout comme, un peu plus haut sur le site, celle du circuit d'interprétation de la Pulperie. Le matin du 18 juillet dernier, l'entrepreneur mettait la dernière main aux installations son et lumière qui étaient ouvertes au public depuis deux semaines; l'après-midi même, le déluge commençait. On ne peut s'en approcher maintenant que du promontoire avec vue sur le Jardin des vestiges, devenu lui-même vestige, ruine traversée d'une plaie béante qui a creusé si profondément les anciennes fondations, m'a expliqué Louis Jalbert, directeur général du Musée de la Pulperie, qu'on y a retrouvé les restes enfouis d'un autre moulin.

J'ai vu tout cela sous une autre pluie abondante et menaçante, il y a une semaine, et pourtant je ne me sentais certainement pas en zone sinistrée. Le premier «musée de site» au Québec et au Canada — une appellation qui désigne désormais les musées conçus «pour sauvegarder des biens naturels et culturels, meubles et immeubles, in situ» selon le Conseil international des musées — sera restauré d'ici deux ans malgré des dégâts évalués pour l'instant à huit millions de dollars, et il ne viendrait à personne l'idée de baisser les bras.

On vous promène là-dedans comme s'il ne s'agissait que d'un incident de parcours. Il faut dire qu'ils ont été

nombreux, dans la vie de la Pulperie, et que si l'histoire du *Devoir* a souvent été celle de l'adversité, elle trouve ici une rivale de taille. Ce serait l'endroit tout indiqué, ces jours-ci, pour offrir une thérapie de choc aux moroses que la conjoncture québécoise actuelle effraie.

Souvent comparés à des cathédrales, faits de pierre et de granit, les bâtiments industriels de la Pulperie n'ont même pas été utilisés trente ans. La Compagnie de pulpe de Chicoutimi, fondée en 1896, paraissait pourtant promise à un brillant avenir. Dès 1910 elle était la plus importante compagnie de pâte mécanique au Canada et on construisit moulin sur moulin jusqu'en 1919. Au milieu de la décennie suivante, une crise des marchés et la faillite du plus gros client européen entraînaient le déclin, puis la fermeture définitive en 1930. Pendant un demi-siècle, si l'on excepte une tentative sans suite d'y implanter une raffinerie de zinc, le site où 2000 ouvriers avaient déjà gagné leur vie et fondé le premier syndicat catholique en Amérique du Nord allait demeurer à peu près désert. Quand la Corporation de la Vieille Pulperie de Chicoutimi a commencé à vouloir le mettre en valeur, en 1978, on a retrouvé en l'état cinq des plus importantes structures anciennes, ce qui rend les lieux si exceptionnels aujourd'hui.

Mais les tribulations n'étaient pas terminées. Il faudra cinq ans, malgré l'évidence patrimoniale qui crevait les yeux, pour en obtenir le classement comme site historique par le ministère des Affaires culturelles du Québec et par la Commission des lieux et monuments histo-

riques du Canada. Et une autre dizaine d'années avant que les gouvernements consentent enfin à investir dans la mise en valeur, après des ruminations et des tractations dont je vous épargne l'histoire triste et si habituelle dans ce pays à la mémoire atrophiée. Grâce soient rendues aux cieux même inclements, le musée était assuré contre le sinistre et n'aura pas à quémander chaque sou de sa restauration, même s'il continue à en manquer pour son développement dont les plans s'étendent jusqu'en 1999. Vous vous souvenez des saintes colères qu'il a fallu piquer pour obtenir le déménagement pourtant essentiel de la maison Villeneuve?

Et s'il arrivait que la direction soit à court de soucis, elle en trouvera encore un lot avec la fusion du Musée de site et du Musée du Saguenay-Lac-Saint-Jean (celui qui reçoit *Le Devoir*), un musée d'art qui était en pleine expansion quand on a décidé de le déplacer dans les vastes espaces de la Pulperie. Sauvé des eaux, le bâtiment d'accueil est magnifique, le plus prometteur de tout ce qu'on peut voir dans une région du Québec, mais comment la vocation artistique pourra-t-elle s'y déployer en ces temps de moratoire universel sur les équipements culturels? Il y a plus de dix ans que le gouvernement québécois promet une politique muséale et la Société des musées québécois vient de passer la semaine en congrès, à Rivière-du-Loup, pour discuter une énième fois de cette politique-fantôme. Alors la Pulperie de Chicoutimi, vous vous en doutez bien, n'a pas fini de se colletter avec son destin.



Lise Bissonnette

MUSIQUES DU MONDE

Amoureux fou de la mélodie

Le Dupéré nouveau, plus éclaté que jamais, sent toujours le «world beat»

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Un rythme méditerranéen par-ci, des percussions sud-américaines par-là: le Dupéré nouveau, révélé au monde par *Alegria*, sort la semaine prochaine, plus éclaté que jamais. Hors du chapiteau, le compositeur d'*Alegria* s'est permis toutes les acrobaties. L'italien, l'espagnol, l'anglais, le français, le langage tout à fait inventé fait de phonèmes sans signification rationnelle, on s'y attendait. Mais du Dupéré *dance*, ça, non...

Dupéré qui fait dans le disco le temps d'une chanson, pas possible! «C'est juste pour me faire plaisir, je ne sais même pas si c'est encore à la mode!» Il s'est réveillé un matin avec cette chanson dans la tête. Il se lève de bonne humeur, René Dupéré. Normal: il habite Sainte-Adèle, il a la cinquantaine sereine du bonhomme qui a réussi à faire descendre dans la rue 100 000 personnes lors du Festival de jazz de 1995 et surtout, surtout, il est amoureux fou.

Tout son disque *Voyage* lui est consacré à elle, sa compagne de vie et ex-chanteuse du Cirque du Soleil, Elise Velle. Du temps du cirque, elle s'appelait Elise Gouin. Au bout de 350 spectacles de *Mystère*, les tympans en compote et à bout de nerfs, Elise Gouin s'est reposée un peu, est devenue Elise Velle — «ça fait plus mélodique» — et se fait maintenant la voix et l'écho de son mentor Dupéré. «Un disque vraiment auda...», dit-il. «Ah oui, très audacieux», coupe-t-elle. On pose une question à René Dupéré, Elise Velle répond ou répète. Bref, l'amour en stéréo, ça fait des entrevues un peu bizarres, mais on a un joli disque. C'est l'essentiel!

Tout tombe en place pour René Dupéré. Il y a eu d'abord l'enseignement de la musique jusqu'en 1981, les tournées en tant que chef d'orchestre au Cirque du Soleil de 1984 à 1986. Puis, la consécration: des nominations à l'ADISQ, aux Grammy, une sixième place au palmarès Musique du monde de la revue *Billboard* pour le disque *Mystère*, 100 000 personnes dans la rue un certain 5 juillet pour acclamer *Alegria*.

Le voilà maintenant connu du

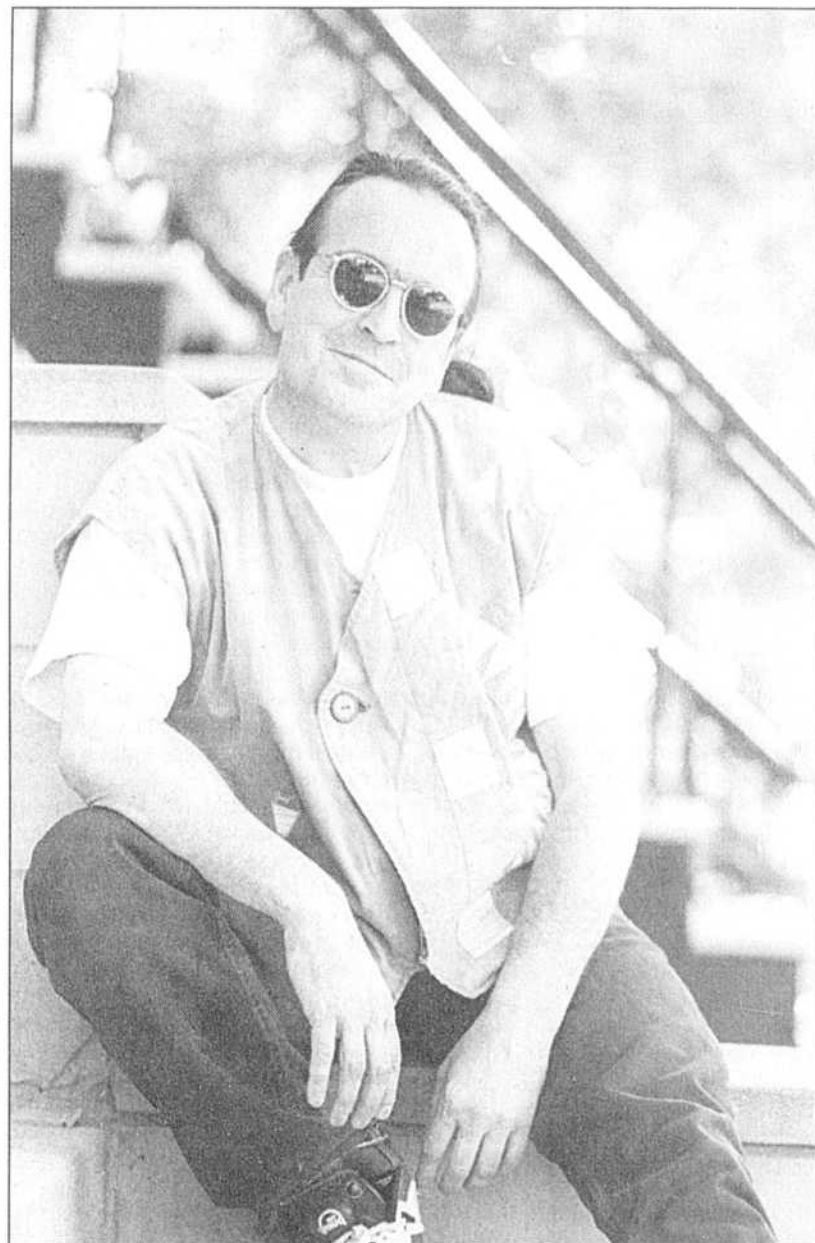


PHOTO ROBERT SKINNER LE DEVOIR

Voilà maintenant René Dupéré connu du grand public, prêt à se lancer dans une carrière solo.

grand public, prêt à se lancer dans une carrière solo. «Avec le cirque, j'ai toujours eu beaucoup de liberté. Mais je devais tout de même répondre aux exigences d'un spectacle et de toute une équipe, rallonger mes mélodies ici et là pour les besoins des numéros. Tranquillement, depuis le disque *Salimbando*, je me suis approché du format «chanson».

Mélodiste

Il se défend bien cependant d'être «un compositeur de chansons». «Je suis mélodiste», affirme-t-il. Avec un minimum de batterie. La batterie, croit-il, encourage la paresse. «Faire n'importe quelle mélodie et y ajouter de la batterie, je trouve ça trop facile.»

La mélodie: Dupéré y revient sans cesse. L'importance qu'il lui accorde

lui a permis, dans un créneau instrumental habituellement peu vendeur, de faire un malheur, marquant un point contre l'empire *boomchicaboum* des radios commerciales.

Surtout, Dupéré a réussi l'impossible synthèse entre les rythmes du monde entier. «Mon ouverture sur le monde remonte à mon enfance, croit Dupéré. Je viens d'une famille assez pauvre et chez nous, à part le National Geographic et l'encyclopédie, on n'avait pas grand-chose. Je me souviens d'être gavé de photos, très floues à l'époque, de l'Afrique et de l'Asie.»

Au collège, un prêtre lui fait entendre de la musique grecque, des Balkans. Dans les années 70, il rencontre une Japonaise qui lui fait découvrir la musique de son coin de planète. À la même époque, la Superfrancofolie battait son plein à Québec, révélant à Dupéré les rythmes africains.

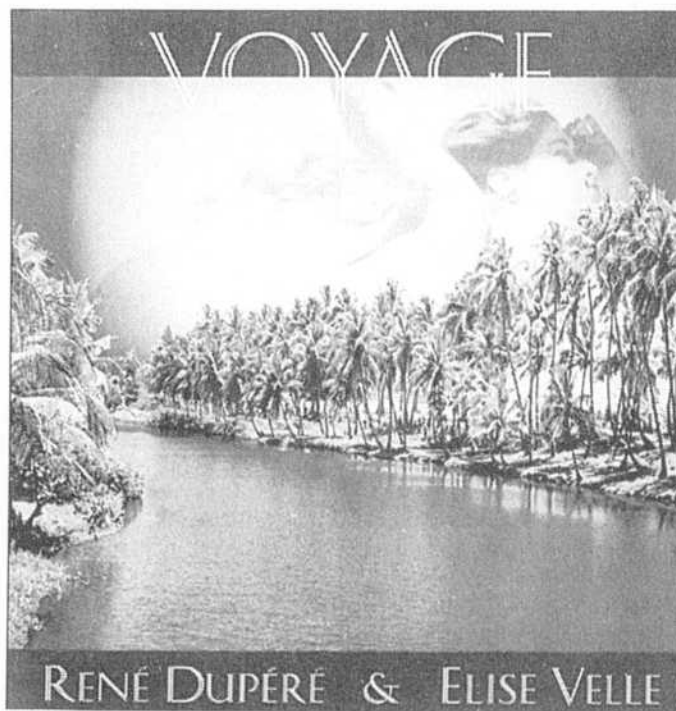
Dupéré a digéré tout ça. Quand il compose, d'instinct, il sait que telle mélodie sera mieux rendue en italien, telle autre en espagnol. Une fois sa

mélodie terminée — «toujours dans cet ordre, je suis incapable de mettre une musique sur un texte —, il fait appel à des paroliers dans la langue choisie. En studio, des professeurs orientent Elise Velle, lui rappelant par exemple l'insistance à mettre sur les voyelles en italien. Le *world beat* a ses exigences...

En dix ans, il a composé cinq CD pour le Cirque du Soleil, tantôt en parallèle à la musique de film: il a composé pour *Bogus*, de Norman Jewison, et pour *Anne Trister*, de Léa Pool. Il aimerait répéter l'expérience. Il mijote aussi un opéra pour l'an 2000 sur la philosophe Hypathie, fille de Théon, massacrée par des moines en Alexandrie. Et le cirque, dans tout ça? «En octobre, j'aurai une petite rencontre avec eux», laisse tomber Dupéré.

D'ici là, il aura une idée de l'accueil que le public aura réservé à son petit dernier. Par habitude, peut-être aussi parce que coule dans ses veines le sang de son ténor de père dont le talent n'a jamais été reconnu, René Dupéré a un trac fou.

Dupéré a réussi l'impossible synthèse entre les rythmes du monde entier



RENÉ DUPÉRÉ & ELISE VELLE

EN BREF

Un récital pour le Saguenay

(Le Devoir) — Le Conservatoire de Musique de Montréal, en collaboration avec la Société canadienne de la Croix-Rouge, présente demain un récital de piano afin d'amasser des fonds pour les sinistrés du Saguenay. Les œuvres au programme des étudiants du Conservatoire: J. Brahms, F. Chopin, D. Scarlatti, J. Haydn, I. Albeniz et F. Liszt. Une contribution de 10 \$ est suggérée. Le concert aura lieu à 14h30, à la salle Gabriel-Cusson du Conservatoire au 100, rue Notre-Dame Est à Montréal.

Rencontre musicale au Gesù

(Le Devoir) — C'est aujourd'hui qu'a lieu la deuxième rencontre musicale avec Antoine Padilla au Gesù. On y discutera de Mozart, *La Clémence de Titus*. L'activité se déroule de 10h à 17h et coûte 25 \$ la rencontre.

Quatuor crème glacée

(Le Devoir) — L'orchestre symphonique de Québec lance mardi sa série de soirées populaires par un concert mettant en vedette le Quatuor Gelato, qui signifie Quatuor de crème glacée, un ensemble torontois formé de quatre musiciens jouant de la guitare, de l'accordéon, du violon, de la mandoline, du hautbois. Son répertoire va de la musique classique au folklore. Pascal Verrot est à la tête de l'OSQ pour ce concert tenu à la salle Louis-Frédéric du Grand Théâtre à 20h.

La musique au FM de Radio-Canada

Parmi les émissions consacrées à la musique en fin de semaine à la radio FM de Radio-Canada, soulignons *L'Opéra du samedi*, qui, à 13h30, présentera *Les Noces de Figaro*; à *Séries Spéciales* (20h) la présentation d'œuvres de la tribune internationale des compositeurs 1996, tenue à Paris au siège de l'UNESCO. Aujourd'hui, des œuvres d'Argentine, du Brésil et du Mexique.

ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL

Joël Thiffault
directeur artistique

Vivaldi, l'alchimiste du son
Concertos de l'opus 11 &
concerto pour 2 violoncelles en sol mi.

Vendredi le 4 octobre 1996
Église St-Enfant-Jésus
5039, St-Dominique (angle Laurier)
Stationnement gratuit (par de Bullion)
Prix: rég. 20 \$; aînés: 15 \$; étud. 12 \$.
Admission générale.

Abonnements: 727-7101
Billets individuels: Réseau Admission
(514) 790-1245
ou 1-800-361-4595

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA
CBF-FM 100,7

MICHEL TREMBLAY, en direct de Key West, René-Richard Cyr, metteur en scène de la pièce *À toi pour toujours, ta Marie-Lou*, et un invité mystère, se livrent à Winston McQuade.
COUP DE THÉÂTRE, demain à 12 h 10

HOMMAGE À TORU TAKEMITSU, lauréat du prix Glenn-Gould 1996. Animation: Françoise Davoine et Mario Paquet.
RADIO-CONCERT
Mercredi 25 septembre, 20 h

DANIEL LAVOIE EN RÉCITAL en direct du studio 12 de la Maison de Radio-Canada à Montréal. Avec Élisabeth Gagnon. Le public est invité à assister à l'émission.
Réservations: (514) 597-7787.

CHANSONS EN LIBERTÉ
Vendredi 27 septembre, 19 h

TOUT SUR L'ACTUALITÉ MUSICALE AU PAYS avec Catherine Perrin. Place à la musique et à la parole des musiciens.
TOUT POUR LA MUSIQUE
Du lundi au vendredi, 9 h 30



LES ARTS

CINÉMA

Longue, longue démonstration

La deuxième adaptation cinématographique de l'œuvre de O'Neill n'arrive pas encore à transcrire la force de l'original

LONG DAY'S JOURNEY INTO NIGHT

De David Wellington. Avec Martha Henry, William Hutt, Tom McHanus, Peter Donaldson, Martha Burns. Scénario: Eugene O'Neill. Image: David Franco. Montage: Susan Shipton. Musique: Ron Sures. Canada, 1996, 175 minutes.

MARTIN BILODEAU

On peut se questionner sur la pertinence de transposer au grand écran des textes aussi cinématographiquement limités que *Long Day's Journey Into Night*. La pièce qu'Eugene O'Neill écrivait en 1940 (inédite jusqu'en 1956) consiste en un huis-clos claustrophobe et verbeux où s'entre-déchirent les membres d'une famille dysfonctionnelle ruinée par la rancœur et la toxicomanie. On s'interroge d'autant plus que la pièce a été adaptée pour le cinéma en 1962 par Sidney Lumet, qui lui a conféré une légèreté, un mouvement, malgré l'unité de lieu et de temps; cette première version récupérait par ailleurs l'ensemble de la distribution qui l'avait défendue sur Broadway, à savoir Katharine Hepburn, Ralph Richardson, Jason Robards et Dean Stockwell.

La version que nous sert aujourd'hui Wellington, réalisateur du surprenant *I Love a Man in Uniform*, met en vedette Martha Henry, William Hutt, Peter Donaldson et Tom McHanus, tous quatre issus de la récente production théâtrale présentée au festival de Stratford. Le film de Wellington, comme celui de Lumet avant lui, procède davantage d'une captation de la pièce plutôt que d'une adaptation à proprement parler. Ce qui vaut à Eugene O'Neill le titre de scénariste puisque, mis à part le retranchement de deux scènes, *Long Day's Journey Into Night* restitue intégralement le texte du célèbre dramaturge décédé à Boston en 1953, ainsi que ses consignes de mise en scène et de scénographie.

Comme à chaque été, James Tyrone (William Hutt) et son épouse Mary (Martha Henry) hébergent leurs deux fils dans leur demeure victorienne du Connecticut. Cette journée-là ne sera pas comme les autres puisque Edmund (Tom McNamus), benjamin et préféré, sera vraisemblablement diagnostiqué de tuberculose par le médecin de famille. Réalité que refuse d'admettre Mary, devenue morphinomane des suites de l'accouchement d'Edmund, et que des cures de désintoxication n'ont pu guérir de son mal de vivre. Jamie (Peter Do-

naldson), l'aîné irresponsable, célèbre quotidiennement les vertus de la dive bouteille, inclination qu'il tient de son père, acteur célèbre devenu millionnaire dans l'immobilier, pingre sans scrupule qui ne cesse de reprocher à ses fils leur manque d'envie. Tout ce beau monde n'attendra pas que le soleil se couche pour se balancer les assiettes.

Long Day's Journey Into Night est un film sur le désespoir violent au sein d'une famille observée de près pendant seize heures consécutives. Seize heures d'une journée comprimées en trois heures de projection, presque sans ellipse. C'est dire que le temps qui passe ne se manifeste que par les éclairages, les entrées et les sorties de scène. Ou de champ, puisque c'est de cinéma dont nous parlons ici. Un champ sur lequel Wellington a consacré beaucoup d'attention, l'élargissant au gré d'une séquence, ou le réduisant comme un étai sur les personnages captifs de la toile d'araignée familiale. Un travail cohérent, qui ne remplace cependant pas l'effet de claustrophobie du texte, que seule la performance sur scène peut rendre. Car le cinéma ne tient pas ses spectateurs en otage comme le théâtre. Par conséquent, le film mine passablement l'endurance des spectateurs que la pièce défait.

Wellington a composé des cadrages incongrus pour briser l'unité de ce lieu qu'il a éclairé à la scandinavie avec une lumière orangée qui filtre à travers les persiennes. Par comparaison, les deux versions cinématographiques de la pièce n'ont pour ainsi dire que la mise en scène pour les distinguer l'une de l'autre; hormis, bien sûr, l'interprétation du quatuor, ici remarquablement dirigé. Martha Henry, dans le rôle de la mère toxicomane, possède dans le regard un brin de folie qui sied à ce personnage en équilibre sur la margelle du puits. Tom McNamus campe un Edmund (alter ego de O'Neill) résigné, dont la maladie ne représente que la façade de son amertume. McNamus, il faut bien le dire, est un acteur de la trempe de Jeremy Irons. *Long Day's Journey Into Night* ne fait que confirmer ce que sa performance charismatique dans *I Love a Man in Uniform* annonçait. Et quand bien même cette transposition à l'écran de la pièce d'Eugene O'Neill aurait pour seul but de faire partager à grande échelle la prestation de ces acteurs, le film en vaudrait la peine.



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Les «méchants» du film *Last Man Standing*.

Un hybride étonnant

LAST MAN STANDING

De Walter Hill. Avec Bruce Willis, Christopher Walken, Alexandra Powers, David Patrick Kelly, William Sanderson, Karina Lombard. Scénario: Walter Hill, d'après un scénario de Ryuzo Kikushima et Akira Kurosawa. Image: Lloyd Ahern. Montage: Freeman Davies. Musique: Ry Cooder. États-Unis, 1996, 103 minutes

MARTIN BILODEAU

On ne peut pas dire que le cinéma de Walter Hill porte une griffe véritable. Issu de la vague de cinéastes américains sortis des académies de cinéma à la fin des années 60 (dont Scorsese, Schrader et Cimino), le réalisateur de *Streets of Fire* et *48 Hours* n'a jamais caché sa préférence pour le western, genre dont le déclin, malheureusement, coïncide avec son arrivée dans les ligues majeures du système de production américain. Un rendez-vous manqué qui, outre quelques productions audacieuses (*Extreme Prejudice*, *Wild Bill*), a relégué un très honnête cinéaste dans un rôle de tâcheron. Sans complètement le réformer, *Last Man Standing*, mi-western, mi-film noir adapté de *Yojimbo*, d'Akira Ku-

rosawa, apporte du moins la preuve longuement attendue d'une réelle vocation cinématographique.

L'action du film se situe dans une petite ville nommée Jericho, au Texas, à quelques kilomètres seulement de la frontière mexicaine. À l'époque de la prohibition, diverses associations de contrebandiers d'alcool, pour la plupart venus de Chicago, s'y disputent la domination de la ville frontalière. Les habitants de Jericho (que la ville emprunte son nom à la ville de Cisdjordanie à la frontière de la Terre promise n'est certes pas l'effet du hasard) sont pris en sandwich entre les clans Strozzis et Doyle; arrive John Smith (Bruce Willis), un mercenaire de passage qui profitera de la situation pour se remplir les poches en mettant à la disposition des deux clans ses talents de tireur destructible. La partie se fera plus corsée lorsque Hickey (Christopher Walken), homme de main numéro un du clan Doyle, reviendra en ville. Celui-ci, taillé dans le même bois que Smith, aura tôt fait de comprendre le manège de cet étranger.

La galerie s'élargit sur quelques personnages clés, dont le shérif insouciant (Bruce Dern), le propriétaire de l'hôtel local (William Sanderson), ainsi que deux belles: une pute (Alexandra Powers) et une mère (Karina Lombard), la première enchaînée au clan Strozzis, la seconde au clan Doyle. Deux femmes fatales, qui appartiennent respectivement à deux genres, le western et le film noir. Hill a réussi un véritable métissage des deux genres, faisant du cadre (une petite ville de l'Ouest où le temps s'est arrêté) et de l'action

(des gangsters qui s'affrontent) un univers cohérent. Quelque chose qui ressemble à croisement entre *High Noon* et *Asphalt Jungle*, avec en son centre un héros solitaire déchiré entre le bien et le mal, entre deux clans ennemis, entre une mère et une pute.

Hill s'inspire des récits de Hammett, Chandler et Cain, sans faire de John Smits un émule de Spade et Marlowe, personnages psychologiques plus complexes. On a vite fait le tour des personnages de ce film qui, côté scénario, réserve bien peu de surprises.

La proposition formelle, cependant, a tout pour séduire. L'influence de John Woo est frappante dans ce film où se valent les cartouches à la vitesse de l'éclair, sifflent les balles et virevoltent avec élégance des corps transformés en passoire. La voix hors champ, toute d'ironie froide et de fatalisme, participe de cette allégresse pour le cinéma *hard-boiled* du célèbre réalisateur de Hong-Kong. Là ne s'arrête cependant pas les nombreuses qualités esthétiques de *Last Man Standing*; le montage sophistiqué de Freeman Davies apporte au film une dynamique visuelle époustouflante, à laquelle contribuent également les éclairages qui rappellent les belles heures du film noir — dont l'esthétique d'ombres et de brouillard, rappelons-le, emprunte largement à celle du mouvement expressionniste allemand. Enfin, comment passer à côté de la partition du compositeur Ry Cooder (*Parris, Texas*) qui chapeaute merveilleusement ce film hybride et contribue à homogénéiser sa facture.



SOURCE CINÉPLEX ODÉON FILMS

Martha Henry et William Hutt dans une scène de *Long Day's Journey Into Night*.

« TOUT CE À QUOI VOUS NE SAURIEZ VOUS ATTENDRE D'UN CLASSIQUE: DU RYTHME, DE L'ÉNERGIE ET DE L'HUMOUR! »
-Harper's Bazaar

MAINTENANT EN VERSION FRANÇAISE!

Emma

La nouvelle comédie d'après l'oeuvre classique de Jane Austen

Gwyneth Paltrow Toni Collette Alan Cumming
Jeremy Northam Greta Scacchi Juliet Stevenson

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN * * * * *
FAMOUS PLAYERS * * * * *
CENTRE EATON * * * * *
BOUCHERVILLE * * * * *
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG * * * * *
CINÉPLEX ODÉON CAVERDOR (Mail) * * * * *
FAMOUS PLAYERS * * * * *
POINTE-CLAIRE * * * * *

« MEILLEUR que CYRANO! »
Françoise Girard, SRC

« AUSSI BON que AMADEUS! »
Claude Beaujeu, TQS

Fabrice LUCHINI
L'insolent

Un film de Édouard MOLINARO
Brièvement inspiré de l'oeuvre de Louis CLUETZ

« LUCHINI CRÈVE L'ÉCRAN... SCINTILLANT, BEAUMARCHAIS RAFRAÎCHIT LE GENRE DU FILM EN COSTUMES ET RALLIERA LE GRAND PUBLIC. SANS CONTREDIT, LA PRODUCTION LA PLUS IMPOSANTE DE LA RENTRÉE! »
Odile Tremblay, Le Devoir

« UN CASTING ROYAL AUTOUR DE LUCHINI: L'UN DES FILMS - ÉVÉNEMENTS DE 96! »

Présenté par
Nicolas SERRAULT Michel PICCOLI Sandrine KIBERLAIN
Jean-Charles BRIALY Jean YANNE

Marc BLANC Jacques WEBER Jean-François BALMER Jean-NEBOUT Mary HEAD Marie-LAMOTTE Pierre THOMASSIN
Patrick BOUCHTEY Sandrine CARRÉ Jean GARCIA Alan CHABAT Michel ALMONT Jean-CODRÈCHE

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS * * * * *
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN * * * * *
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE * * * * *
CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) * * * * *
CINÉMA 9 GATINEAU * * * * *
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * * * * *
LE CARRÉFOUR 8 JOLIETTE * * * * *
FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * * * * *

« CRASH: UN FILM QUI SACRIFIE LE RÊTE À LA SENSATION... UN HOMME, UNE FEMME, UNE VOITURE... ET VOILÀ UN TRÈS GRAND FILM! »
Stéphane Bouquet, CAHIERS DU CINÉMA

CRASH

« ON SORT DE CE FILM AVEC BEAUCOUP D'IDÉES FOLLES DANS LA TÊTE ET UN MAXIMUM DE DÉMANGEAISONS DANS LE SLIP! »

Gérard Lefort, LIBÉRATION

UNE COMÉDIE SENSUELLE, ENSOLEILLÉE ET ENCHANTÉE
LE MONDE

Conte d'été
Un film de Eric Rohmer

LOEWS 861-7437
954 Ste-Catherine O. * * * * *

13 ANS + ÉMOTION MODÉRÉE

« LE RÉSULTAT EST SPECTACULAIRE, LE GÂTEAU LÈVE ET LE SPECTATEUR EST COMBLÉ. »
- Catherine Vachon, LE GRAND JOURNAL

« CHLOÉ STE-MARIE... SON JEU EST CONVAINCANT. GILLES CARLE A PRESQUE FAIT L'UNANIMITÉ, CHEZ LES SPECTATEURS. »
- Dominic Arpin, LE TVA

FLUDDING CHÔMEUR

ASKA FILM PRODUCTIONS PRÉSENTE UN FILM DE GILLES CARLE AVEC
CHLOÉ STE-MARIE • LOUIS-PHILIPPE DAVIGNON-DAIGNEAULT

CENTRE EATON 985-5730
705 Ste-Catherine O. * * * * *

ANGRIGNON 366-2463
7077 boul. Newman * * * * *

ASTRAL

CKOI 969-9 FM
VERSAILLES 353-7880
Place Versailles * * * * *

CENTRE LAVAL 688-7778
1600 Le Corbusier * * * * *

FAMOUS PLAYERS 6 672-2229
GREENFIELD PARK 940 Lakeshore * * * * *

LA NUIT DU DÉLUGE

UN FILM DE ROBERT ROBERTS

GENEVIÈVE ROCHETTE
JULIE MCCLEMENS
JACQUES GODIN
O VERTIGO

Sélection officielle
Festival des films
du monde 96

DÈS LE 27 SEPTEMBRE AU CINÉMA LOEWS

LES ARTS

CINÉMA

Bonheur à trouver

CHACUN CHERCHE SON CHAT

De Cédric Klapisch. Avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, Renée Le Calm, Olivier Py, Romain Duris. Scénario: Cédric Klapisch. Image: Benoît Delhomme. Montage: Francine Sandberg. France, 1996, 87 minutes.



Simon Abkarian (Carlos), Renée Le Calm (Mme Renée), Zinedine Soualem (Djamel) et Garance Clavel (Chloé) dans *Chacun cherche son chat*.

Déjà, en 1993, *Le Péril jeune*, chronique de la jeunesse française post-soixante-huitarde, annonçait un regard d'auteur neuf et original. Tout récemment, *Un air de famille*, élégante adaptation d'une pièce de théâtre à succès, récoltait les honneurs — mérités — du jury et du public du récent FFM. Entre les deux, Cédric Klapisch a réalisé *Chacun cherche son chat*, sorte de conte urbain qui ne va pas sans rappeler le cinéma de la Nouvelle vague. Klapisch, à l'instar de ses illustres prédécesseurs, a en effet favorisé une approche naturaliste et frontale, en apparence libérée des contraintes économiques, avec mixité de comédiens professionnels et amateurs.

À la veille des vacances, Chloé (Garance Clavel), une maquilleuse de mode un peu timorée, laisse son chat Gris-Gris aux soins de Madame Renée (Renée Le Calm), une voisine âgée. À son retour, le chat a disparu, au grand désespoir de Madame Renée, qui appelle à la rescousse ses voisines, lesquelles mettent tout leur cœur dans la recherche de l'animal. Mais Chloé n'a pas qu'un félin à tracer; elle a aussi un bonheur à trouver. C'est parallèlement qu'elle poursuivra ses recherches, dans ce qui évoque une variation contemporaine sur le thème de *Breakfast at Tiffany's*.

Car le célèbre film de Blake Edwards avait aussi comme moteur le thème de la solitude urbaine, avec un chat pour symbole et catalyseur. Paradoxe parmi tant d'autres dont le film est touffu, le titre suggère que chacun a un chat à trouver, alors que le seul mistigri en fuite est celui de Chloé — notez que c'est là un prénom très félin.

Klapisch eut-il été moins poétique, son film se serait intitulé *Chacun cherche sa vie* ou *Chacun cherche son bonheur*.

Le bonheur dans une capitale aux dimensions surhumaines, dominée par des grues qui réduisent en poussière des immeubles désaffectés et en érigent des neufs. Dans son rassemblement de solitudes, Klapisch a composé une communauté qui ressemble à s'y méprendre au Paris contemporain: des vieillards qu'on évince pour louer à meilleur prix l'appartement à loyer contrôlé qu'ils occupent depuis des décennies; des jeunes tiraillés entre leur job insatisfaisant, leur vie sociale bancale et leurs amours stériles; des commerçants indiscrets, des voisins gênés, des sans-abri, des concierges insolents et des chats.

Le tout concentré dans un quartier, la Bastille, qui, tel que perçu par Klapisch, ressemble à une ville de province tant sa géographie est solidement balisée, favorisant les ren-

contres au tabac et les salutations sur le trottoir. Un quartier autosuffisant dont Chloé ne sort jamais, malgré les récriminations de Madame Renée, qui déplore l'exode des petits commerçants au profit des centres commerciaux, des librairies et magasins spécialisés au profit de boutiques branchées mais obsolètes.

Klapisch oppose le monde des jeunes à celui des vieux comme il questionne les rapports entre le présent et le passé, dans une ville où se côtoient Moyen Âge et haute technologie.

Chacun cherche son chat rappelle à plus d'un égard *Un monde sans pitié*, d'Eric Rochant; pour sa description sans fard d'une jeunesse en déroute, pour sa géographie intérieure (les personnages) et extérieure (Paris). Plus fourre-tout cependant, avec des longueurs qui mettent à jour l'ambition première du film — un court métrage que Klapisch a élargi par le centre, à la demande de son producteur.

Chacun cherche son chat propose néanmoins une imposante galerie de personnages authentiques, judicieusement répartis à l'avant et à l'arrière-scène. Outre la garnison de vieilles dames criantes de réalisme préoccupées par la disparition du chat, ressort du peloton le personnage de Djamel (Zinedine Soualem), un jeune Maghrébin un peu simple d'esprit qui assiste Chloé dans ses recherches en entretenant un espoir amoureux. Un personnage touchant et vrai, seul véritable outsider de ce film qui, s'il avait bénéficié d'un point de vue extérieur plutôt qu'intérieur, aurait mépris cette belle société de concitoyens avec une faune de marginaux.

Klapisch oppose le monde des jeunes à celui des vieux comme il questionne les rapports entre le présent et le passé

proposé néanmoins une imposante galerie de personnages authentiques, judicieusement répartis à l'avant et à l'arrière-scène. Outre la garnison de vieilles dames criantes de réalisme préoccupées par la disparition du chat, ressort du peloton le personnage de Djamel (Zinedine Soualem), un jeune Maghrébin un peu simple d'esprit qui assiste Chloé dans ses recherches en entretenant un espoir amoureux. Un personnage touchant et vrai, seul véritable outsider de ce film qui, s'il avait bénéficié d'un point de vue extérieur plutôt qu'intérieur, aurait mépris cette belle société de concitoyens avec une faune de marginaux.

À L'ÉCRAN

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: très bon
- ★★★: bon
- ★★: quelconque
- ★: très faible
- ☹: pur cauchemar

BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT

★ ★ ★ 1/2

Signé Édouard Molinaro, le portrait d'un homme qui marqua son époque. L'auteur de *Barbier de Séville* et du *Marriage de Figaro* fut un homme multiple, défenseur des droits humains, espion à ses heures, coureur de jupons, magouilleur et fort en gueule, qui tâta de la prison, s'opposa au Parlement. Beaumarchais, incarné avec brio par Fabrice Luchini, est encadré par une très forte distribution. La mise en scène dynamique et l'humour omniprésent font de ce film léger mais instructif une comédie historique vraiment chatoyante. Au Desjardins, Boucherville, Dauphin. *Odile Tremblay*

LE TEMPS DE L'AMOUR

★ ★ ★ 1/2

Le réalisateur iranien Mohsen Makhmalbaf (Salam Cinéma, Gabbeh) a tourné ce film en Turquie pour échapper à la censure islamique, ce qui n'a pas empêché son interdiction en Iran pendant plus de cinq ans. Variations sur le thème de l'amour et des institutions qui le régissent, *Le Temps de l'amour* pose un regard lucide sur une société divisée entre la tradition et le monde contemporain, à travers trois récits qui questionnent parallèlement la subjectivité du regard et de l'oreille. Un très beau poème, très court cependant (68 minutes à peine). Au Parallèle.

Martin Bilodeau

CONTE D'ÉTÉ

★ ★ ★ 1/2

Le meilleur d'Éric Rohmer se retrouve dans ce troisième et avant-dernier opus du cycle Contes des Quatre Saisons. *Conte d'été* nous conduit sur les plages de la Bretagne pour y suivre un jeune citadin, amant trahi toujours à côté de ses pompes, partagé entre trois jeunes femmes. Amanda Langlet, ex-Pauline à la plage, incarne une étudiante en ethnologie fascinée par son nouvel ami. Des dialogues savoureux, spirituels, dits avec naturel par des comédiens remarquablement à l'aise, tiennent lieu d'action dans cette chronique de vacances. Au Loews.

M. B.

BOGUS

★ ★ ★

Norman Jewison a réalisé un film juste et sensible sur le choc du monde des adultes à celui des enfants. *Bogus* raconte l'histoire d'un orphelin transplanté, du cirque où sa défunte mère travaillait, jusque dans la grisaille du New Jersey, auprès d'une

vague tante réfractaire à ses nouvelles responsabilités de mère. Bogus, ami imaginaire d'Albert, fera le relai entre les deux. Jewison illustre le monde imaginaire de l'enfant, l'opposant à sa réalité d'exilé. Malgré quelques personnages secondaires faiblards et une musique envahissante, *Bogus* bénéficie d'un scénario qui fait la part belle à la fantaisie. Depardieu, Goldberg et le gamin sont excellents. Au Berr, Boucherville (v.f.), Lacordaire, Lasalle (v.o.a.). *M. B.*

TENSION

★ ★ ★

Le documentariste Magnus Isacson a suivi les Cris dans leur croisade médiatique contre le projet Grande-Baleine dont Robert Bourassa annonçait la mise en chantier en 1989, jusqu'à l'annulation provisoire du projet en 1994. Le parti-pris est fièrement affiché dans ce long métrage étonnant qui nous entraîne à l'intérieur du caucus Cri et derrière la ligne de front aux États-Unis, où les Cris se sont adjoint le soutien de Bobby Kennedy Jr. *Power* est un film sans faux-fuyant, porté par ses images brutes et ses intervenants de premier plan. Au Parallèle. *M. B.*

FEELING MINNESOTA

★ ★ 1/2

De Steven Baigelman. Deux frères, Jjaks (Keanu Reeves) et Sam (Vincent D'Onofrio), se détestent depuis l'enfance. Les voici s'arrachant la même femme (Cameron Diaz), nouvelle épouse du second, amoureuse du premier. Quelques mafieux tirant les ficelles, des personnages secondaires décorant l'arrière-scène, un sous-texte métaphysique et, à l'avant-plan, une démonstration excessive de l'instinct primaire des deux principaux adversaires forment le pourtour de cette comédie inégale. Hormis pour les quelques coups de théâtre bien envoyés, le scénario s'enlise rapidement. À l'Égyptien, au Carrefour Laval, Lasalle (v.o.a.), Eaton, Laval (v.f.). *M. B.*

FLY AWAY HOME

★ ★

Basé sur un fait vécu, ce film de Carroll Ballard raconte les mésaventures d'une pré-adolescente (Anna Paquin) et de son papa excentrique (Jeff Daniels) qui, dans leur petit patelin d'Ontario, ont appris à leurs outardes domestiquées à voler. Cette histoire, à priori intéressante, est gâchée par les ficelles d'un film appuyé, plein de bonnes intentions mais sans subtilité. Manque un traitement documentaire qui aurait permis de suivre l'évolution des outardes, ici abandonnées au profit d'une morale manichéenne servie à grands renforts de dialogues atterrants prononcés sans nuance par des comédiens égarés. Au Atwater, Cavendish (v.o.), Boucherville, Galeries Laval (v.f.). *O. T.*



PHOTO CHRONIQUE DU CINÉMA, ÉDITIONS CHRONIQUE

Fernando Rey et Silvia Pinal dans *Viridiana*.

RÉPERTOIRE

BERTOLUCCI ET BUÑUEL AU CONSERVATOIRE

Le Conservatoire d'art cinématographique consacre la soirée d'aujourd'hui à Bernardo Bertolucci, avec la projection de *Last Tango in Paris* (19h) et *The Sheltering Sky* (*Un thé au Sahara*, 21h30). Le premier, très controversé à sa sortie, parle des rapports ténus entre le sexe et la mort chez un Américain vieillissant (Marlon Brando) qui séjourne dans la Ville lumière et s'attache à une jeune femme (Maria Schneider) qui le dominera progressivement. Le second, tiré d'un roman de Paul Bowles, prend le Sahara pour huis clos; un couple (Debra Winger et John Malkovitch) à la dérive se prend et se déprend de l'emprise de l'amour. La soirée de demain sera par ailleurs consacrée à deux œuvres majeures de Luis Buñuel: *Viridiana* (19h) raconte l'histoire d'une jeune chrétienne (Silvia Pinal), héritière du domaine familial, qui consacrera sa vie à recueillir des mendiants et sera victime de leurs abus. *Belle de jour* (21h) aborde avec une fantaisie à peine retenue les rêves d'émancipation sexuelle d'une jeune femme mariée (Catherine Deneuve) à un époux

(Jean Sorel) qui la possède plus qu'il ne l'aime. Elle passera ses après-midis dans une maison close et donnera libre cours à son imagination. Et à la nôtre, puisque Buñuel, à cette époque, était passé maître dans l'art de la suggestion. *M. B.*

HITCHCOCK AU CINÉMA DU PARC

Pour ceux et celles qui préfèrent voir les films d'Alfred Hitchcock sur grand écran — c'est mon cas —, le Cinéma du Parc propose en alternance cette semaine deux longs métrages de la période dorée du vieux génie: *Rear Window*, comédie sur le voyeurisme et manifeste anti-mondain avec James Stewart et Grace Kelly, et *The Man Who Knew Too Much*, film d'espionnage dans lequel Doris Day et James Stewart recherchent dans les rues de Marrakech des indices pouvant les conduire à leur fils kidnappé. *Que Sera, Sera*, entonné à maintes reprises, saura consoler les fans nostalgiques de Doris Day. *Rear Window* sera présenté lundi (14h30) et mercredi (21h30); *The Man Who Knew Too Much* sera projeté demain (14h) et mardi (19h). *M. B.*

prix de la critique internationale (FIPRESCI)

BERLIN 1996

«... FAIT UN MALHEUR EN FRANCE... délicieux... une comédie de quartier succulente!»
- Odile Tremblay, LE DEVOIR

«Un PETIT BIJOU de film!»
- Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«TotalemeNT RÉUSSI... un regard vrai, tout simple sur les choses et les gens!»
- Pierre Vavasseur, LE PARISIEN

«... un tourbillon absurde et CHALEUREUX, grave et drôle, comme la vie!»
- Michel Rebichon, STUDIO

chacun cherche son chat
un film écrit et réalisé par Cédric Klapisch

avec garance clavel zinedine soualem olivier py renée le calm
image benoit delhomme son olivier le vaccon avec francois emanuelli
directeur de production sadiq djerroume producteurs abasa djabri farid lahouassa
monteur marie une production vertigo productions france 2 cinéma
avec la participation de canal + musique big brother bakim a des rusty
ceux qui marchent debout portishard guru al green bongu
au p'tit bonheur daddy yod freak power

MALOFILM DISTRIBUTION

CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS

CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE

CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour)

«BRANCHÉ, SUPER-COOL ET SÉDUISANT»
David McIntosh - Toronto International Film Festival.

L'ESCORTE
UN FILM DE / A FILM BY DENIS LANGLOIS

AVEC PAUL-ANTOINE TAILLEFER ROBIN AUBERT ÉRIC CABANA
WITH MARIE LEFEBVRE PATRICE COUQUEREAU JASMIN ROY LOUISE LAPRADE
MAY FILM - CINÉMA DES ARTS DE QUÉBEC - CINE - TELEFILM CANADA - WEGG - GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (ÉCRIS, DROITS) - SUIVEZ-NOUS SUR WWW.ESCORTES.COM
PRODUCTIONS CASTOR & POLLUX DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE

DÈS LE 27 SEPTEMBRE

«★★★★★!» — John Harkness, NOW
«★★★★1/2!» — Liam Lacey, THE GLOBE & MAIL

HOFFMAN FRANZ

ILS AVAIENT UN PLAN... PAS GÉNIAL!
DUSTIN HOFFMAN DENNIS FRANZ SEAN NELSON

AMERICAN BUFFALO

http://www.movienet.com

DÈS LE VENDREDI 27 SEPTEMBRE

Jacques Perrin et Michèle Audette dans un film d'Arthur Lamothe

«Après le visionnement, j'étais moi aussi prêt à mourir pour la Moisie car elle a la beauté d'un visage et la profondeur d'un peuple. Une indispensable prise de conscience pour tout québécois.»
- Gaston Miron

Le silence des fusils
Pour qu'éclate la justice!

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE

Sam. Dim. Mar. Mer.: 1:35 - 4:00 - 7:00 - 9:10
Ven. Lun. Jeu.: 4:00 - 7:00 - 9:10

DANSE

Rencontre au sommet

Peggy Baker, Gioconda Barbuto, Robert Meilleur et Paul-André Fortier sont réunis sur scène dans *La Part des anges*

Après plus de sept ans de travail solo, Paul-André Fortier renoue avec la chorégraphie de groupe. Réunissant sur scène quatre interprètes aussi différents que le jour et la nuit, il part à la recherche du mystère de l'hybridation. Un processus de création où l'intimité et la différence tiennent lieu de leit-motiv chorégraphique.

ANDRÉE MARTIN

Paul-André Fortier n'est pas du genre à créer pour plaire. Sa danse, toujours authentique et étonnante, en a laissé plus d'un perplexe. Au fil des années de création — 25 ans maintenant — il a su mettre en place dans ses chorégraphies un monde sensible où le drame, l'humour, voire la cruauté ont eu constamment une place de choix. Pour lui la création est un plaisir, mais surtout l'occasion de faire un pas en avant, d'explorer des avenues inédites de création et de s'associer à d'autres artistes. Ses deux solos, *La Tentation de la transparence* (1991) et *Bras de plomb* (1993), réalisés de concert avec Betty Goodwin, mélange délicat et intime entre les arts visuels et la danse, demeurent parmi quelques exemples brillants. Sa nouvelle création, *La part des anges*, présentée du 26 septembre au 5 octobre à l'Agora de la



Robert Meilleur et Peggy Baker dans *La part des anges*, une chorégraphie de Paul-André Fortier.

PHOTO MICHAEL SLOBODIAN

danse, résulte de cette pensée créatrice. «Je n'essaie pas d'être dans le courant, ni de savoir ce qui est à la mode,

affirme Paul-André Fortier. Quand je travaille avec quelqu'un, comme Betty Goodwin par exemple, c'est pour moi une belle occasion d'apprendre. Ça m'oblige à me dépasser. Lorsque je demande à un ou une artiste de collaborer à une création, je choisis souvent des gens que je considère beaucoup plus fort que moi».

En réunissant Peggy Baker, Gioconda Barbuto, Robert Meilleur et lui-même pour *La Part des anges*, le chorégraphe se lançait tout un défi. Mettre sur une même scène et dans une même œuvre quatre interprètes d'horizons, de personnalités et de formations aussi différentes n'était pas une mince affaire. Entre Peggy Baker, interprète majestueuse et ancienne membre de la Lar Lubovitch Dance Company, Gioconda Barbuto, formée à l'école classique et ex-soliste aux Grands Ballets canadiens, Robert Meilleur, jeune interprète dont l'expérience va de Ginette Laurin à Benoît Lachambre en passant par William Douglas et Hélène Blackburn, il n'y a pas grand chose en commun. «J'aime beaucoup les gens qui font une danse complètement à l'opposée de la mienne. C'est pour ça que j'ai eu envie de travailler avec Peggy Baker. Elle est aux antipodes de ce que je suis, tant au niveau de sa formation que de son expérience d'interprète et de chorégraphe. La même chose pour Gioconda Barbuto. Elle vient de l'univers du ballet, et c'est vraiment une autre planète que la mienne. Quant à Robert Meilleur, c'est tout à fait une autre génération. Nous avons exactement vingt ans d'écart.» Le res-

pect comme la fascination de la différence sont donc omniprésents dans la nouvelle pièce de Paul-André Fortier.

Une aubaine

Avoir, dans un spectacle, quatre figures emblématiques de la danse d'ici relève véritablement de l'aubaine. Évidemment le résultat demeure très difficile à prévoir, puisque les corps mis en scène par Fortier ne se retrouveront pas dans leur contexte chorégraphique habituel. «J'avais envie de travailler avec des corps qui n'étaient pas chargés de l'histoire de la danse contemporaine au Québec des années 80. J'ai intégré ces corps dans mon univers chorégraphique, mes images mentales, ma façon de bouger, de manière à avoir une influence sur eux, et que ceux-ci en aient une sur l'œuvre finale. De là est sortie une pièce hybride, assez particulière.» C'était aussi une opportunité pour l'artiste de voir jusqu'à quel point sa manière de créer et de penser la chorégraphie pouvaient être possible en dehors d'un certain type de danseurs. Connaissant l'importance primordiale de l'interprète dans le travail chorégraphique contemporain, l'expérience de Paul-André Fortier s'installe définitivement comme une énigme; à découvrir sur place.

Pendant, il ne faut pas s'attendre à quelque chose de narratif, ou encore à une œuvre dont le sens est direct et précis. Fortier fait de la danse contemporaine, pas du théâtre. Même si dans ses débuts l'artiste situait ses créations dans une dimension sociale et théâtrale particulières, ses œuvres des dernières années n'en sont plus là. C'est à travers la sensibilité aux corps et les émotions à l'état pur qu'il faut chercher le sens des œuvres de Fortier, pas du côté de l'histoire ou de l'anecdote.

«Ce qu'on appelle *La Part des anges*, c'est la portion d'alcool qui s'évapore pendant la fabrication des vins. Dans cette pièce, c'est un peu comme si l'on distillait des sensations et des émotions. Le public vient en quelque sorte s'imprégner des atmosphères créées sur scène. Il vient pour ressentir des émotions, des «états de corps». Chaque personne qui assiste au spectacle hume ces «effluves» chorégraphiques et les interprètes à sa façon, à partir de son histoire personnelle».



SOURCE SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

Catherine Sénart dans le rôle de Marguerite Volant.

Leçon d'histoire brillante mais incomplète

Réalisée par Charles Binamé, Marguerite Volant séduit par le portrait d'époque qu'elle trace

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Pour une fois, Radio-Canada ne s'est pas vantée pour rien. La série *Marguerite Volant* qu'elle présente à compter de jeudi prochain (20h) vaut le détour. Il n'est pas fréquent de voir à la télé des réalisations d'une telle qualité.

Charles Binamé, un réalisateur de longs métrages qui aime bien flirter avec le petit écran (il nous a donné *Blanche*), avait le peintre Vermeer en tête dans sa reconstitution de la Nouvelle-France de la fin du XVIII^e siècle. Cela peut sembler prétentieux. Pourtant, guidé par l'intimité hollandaise, Binamé et son équipe nous offrent une série de tableaux d'une grande beauté, qui nous plongent assez efficacement dans l'ambiance de l'époque. Éviter les téléviseurs de format timbre-poste, en noir et blanc...

La série de 11 épisodes s'ouvre sur le retour du père de l'héroïne, le seigneur Claude Volant, très bien campé par Gilbert Sicotte. Il revient de guerre à la signature du traité de Paris, en 1763. «Nous sommes maintenant une colonie britannique.»

Marguerite Volant nous montre une Nouvelle-France aux allures de Versailles, où les chapeaux de fourrure n'ont pas encore fait leur apparition et où les fortunés reproduisent tout bonnement les us et coutumes de la mère patrie. Et l'équipe de production s'est manifestement éclatée dans la confection des costumes d'époque.

Il reste à voir quelle importance la série attachera au contexte historique. Mais une chose est certaine, *Marguerite Volant* est avant tout «une histoire pour faire rêver», dit la productrice Lorraine Richard, dont la maison, Cité Amérique, a déjà produit *Les Filles de Caleb* et *Blanche*, et qui rêve, elle, de créer à nouveau un

engouement populaire pour sa série.

Les histoires d'amour de Marguerite, jouée par Catherine Sénart, seront le centre de cette épopée romanesque. Ici, il faut signaler une des faiblesses de cette production, le jeu de la principale comédienne qui ne semble pas s'insérer aussi bien que les autres acteurs dans l'époque. Comme si, parce qu'elle incarne une jeune fille émancipée et audacieuse, devant contraster avec son entourage davantage prisonnier d'une époque, Catherine Sénart n'avait pas réussi à quitter les années 90...

Tournée en 35 mm, ce qui est exceptionnel pour la télé, la série a coûté 11,5 millions de dollars. La saga ne laisse transpirer aucune restriction budgétaire! Au moins, l'argent est à l'écran, comme on dit, contrairement à d'autres séries qui coûtent beaucoup d'argent mais donnent des résultats médiocres.

Pas de «lutte des classes»

Cité Amérique a fait des choix. Ainsi, la vie de l'époque ne nous est rendue qu'à travers les soupirs et les bonheurs des membres de la seigneurie Volant, le quotidien des paysans n'étant porté à l'écran que pour mieux mettre les filles Volant à l'honneur (du moins dans les deux épisodes montrés à la presse cette semaine). S'il fut un temps où la grille de lutte des classes transparaît dans les créations de plusieurs disciplines, ce souci semble relégué aux oubliettes par les temps qui courent...

La relation conflictuelle, nécessaire ingrédient de toute saga digne de ce nom, opposera plutôt les Anglais et les Français, avec des échos qui ressemblent étrangement par moments aux propos de ces années-ci. D'ailleurs, au moment où ils écrivaient le scénario, en pleine campagne référendaire, les auteurs Jacques Jacob et Monique Messier se sont demandé à quel camp politique on les identifierait. Valait-il mieux envoyer Marguerite dans les bras d'un bel officier anglais ou ceux d'un seigneur français? Ils ont finalement (et heureusement) mis ces préoccupations de côté pour se concentrer sur l'écriture.

Mais la question de l'influence du petit écran en matière d'histoire demeure, étant donné que les lacunes de l'école sont immenses dans ce domaine. La télévision devient un des principaux véhicules de transmission de notions historiques. Le hic, c'est que cet «enseignement» est intégré au genre fiction, qui peut prendre toutes les libertés possibles avec l'histoire. Il ne s'agit pas ici de remettre en cause la recherche impressionnante qui a précédé le tournage de *Marguerite Volant*. Mais il n'en reste pas moins que la série est avant tout une saga romanesque et qu'elle peut emprunter tous les raccourcis nécessaires au développement de l'intrigue. Qu'on pense aux débats entourant l'excellente série sur Duplessis ou celle, pourrie, sur René Lévesque.

Il faut souligner que le Musée McCord organise, à compter de novembre, une exposition sur l'époque de Marguerite Volant, avec les costumes, les accessoires et tous les détails pertinents sur la vie du XVIII^e en Nouvelle-France. Voilà qui devrait, au moins, offrir un complément d'information.

Cet automne,
Paris
s'affiche...

Les 19, 20, 21, 25 et 26 septembre,
au Blou d'Or,

à 20:00 heures, 1676^e est, rue Ontario

Le show le plus branché de l'automne!

Geneviève Paris présente son nouveau spectacle. Une soirée riche en émotions et en musique, une rencontre à la fois tendre et électrisante.

Avantages pour les achats en groupe, info-groupe: (514) 849-1448
Prix régulier 22,50\$ En vente sur Admission: (514) 790-1245

"Je persifle
et je siffle"
Sol

Du 8 octobre
au 2 novembre
du mardi au vendredi à 20 h
samedi à 17 h et 20 h 30

Les Salles du
Gesù
1206, rue de Bière, (coin Place des Arts)
Info/Reservations
(514) 861-4036

LE JEUDI 31 OCTOBRE
SOIRÉE AU PROFIT DES
OEUVRES DE LA MAISON DU PÈRE

BILLETS
(514) 790-1245
1 800 361-4595

ADMISSION

SRC Télévision CKAC 730

COMPLET
le 26

20h
26-27-28
septembre
23-25
octobre

L'AGORA DE LA DANSE
840, CHERRIER EST
MÉTRO: SHEPPARD
525-1500
ADMISSION: 790-1245

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

À QUÉBEC

Savez-vous nouer l'obi, à la mode, à la mode...

KIMONOS
Au Musée de la Civilisation jusqu'au 3 août 1997

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

Bien que nous soyons envahis quotidiennement par les aspects modernes du Japon, en voiture ou par nos télé et stéréos, ce sont les symboles anciens, mystérieux et complexes de l'Empire du Soleil Levant qui continuent de frapper l'imagination occidentale. Parmi eux, le kimono est probablement l'objet dont l'image vient le plus rapidement à l'esprit. Pourtant, comme pour bien d'autres aspects de la culture japonaise, savoir de quoi il s'agit n'équivaut pas à en connaître l'essence.

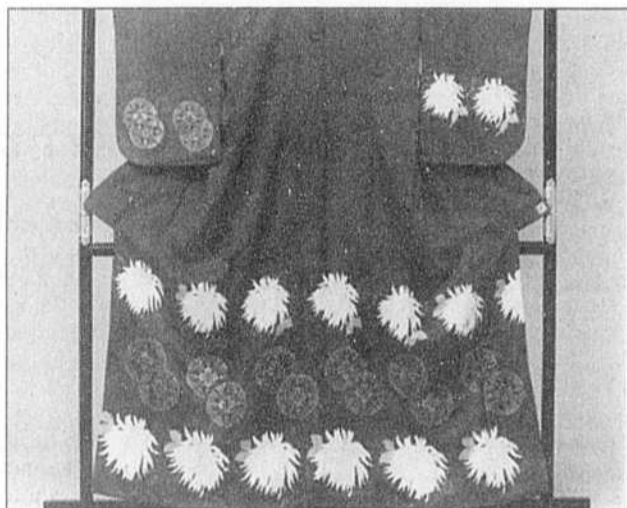
Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à se rendre au Musée de la Civilisation et à parcourir (avec attention) l'exposition intitulée tout simplement *Kimonos*, constituée suite à la remarquable donation de M. Hajime Miwa, artisan réputé de Tokyo. Recue l'année dernière à Montréal, la collection Miwa compte une cinquantaine de kimonos réalisés selon les canons les plus stricts d'un art que l'artisan voulait ainsi mieux faire connaître sur le continent américain.

Pas de doute que Hajime Miwa a sélectionné les pièces offertes avec une minutie toute nipponne et un souci bien évident de signification. La présentation et la sélection des kimonos, tous étonnants de précision et de qualité de réalisation, montre que, loin d'être un objet de modes, le kimono

est plutôt un objet de codes, la manifestation d'une foule de signes entourant l'âge, le sexe, l'origine familiale, le statut social, etc. Les motifs et les couleurs de ce vêtement dont l'usage se restreint de plus en plus aux cérémonies et aux grandes occasions, avec la modernisation et l'occidentalisation relative du Japon, sont également choisis en fonction de l'occasion et même de la saison à laquelle le kimono sera porté.

L'obi, la ceinture qui orne ce vêtement traditionnel, est à elle seule un exemple des traditions complexes qui l'entourent. Il en existe plusieurs catégories pour l'été ou l'hiver, les cérémonies ou la vie courante. La façon de le nouer varie selon le rang social et l'âge, l'obi ayant tendance à rétrécir et à se porter plus bas au fur et à mesure que l'on vieillit. Ainsi, il existerait environ 500 manières différentes de nouer cette ceinture, à laquelle on ajoute aussi un *obijime*, cordon décoratif qui ajoutera autant de sens à l'ensemble. Comme le soulignait le directeur général du Musée, Roland Arpin, au lancement de l'exposition, c'est un peu comme si nous avions 500 façons différentes de nouer les cravates.

On sera tout aussi frappé par la variété des techniques employées pour réaliser les kimonos, que ce soit pour la confection des tissus ou pour l'impression des motifs chatoyants qui s'y retrouvent. Pas étonnant, en fin de compte, que la réalisation d'un seul kimono puisse prendre plusieurs années. Pas étonnant non plus qu'ils coûtent des dizaines de milliers de dollars, voire 150 000 \$ si on veut cet exemplaire entièrement tissé de fil d'or qui trône au milieu de la salle...



L'un des kimonos exposés au Musée de la Civilisation.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

HENRI DUTILLEUX

Henri Dutilleux: *L'Arbre des songes* (concerto pour violon); *Timbres, espace, mouvement avec interlude*; Deux sonnets de Jean Cassou, Jehan Alain: *Prière pour nous autres charnels* (orchestration de Henri Dutilleux). Olivier Charlier, violon; Martyn Hill, ténor; Neal Davies, baryton; orchestre philharmonique de la BBC
Dir: Yan Pascal Tortelier
Chandos CHAN 9504

C'est la saison des couleurs. Cet enregistrement consacré à de la musique d'orchestre de Dutilleux est aux oreilles ce que les érables et autres feuillus seront pour nos yeux: un festin de clairs-obscur! Tout d'abord, il y a le concerto pour violon *L'Arbre des songes*. Il faut dire que Dutilleux aime toujours donner des titres évocateurs à ses pièces pour souligner leur contenu évocateur et servir d'introduction poétique à leur compréhension, voire indiquer une filiation littéraire souvent très présente chez ce compositeur.

La version d'Olivier Charlier est remarquable en ce que non seulement il se distancie de l'ombre gigantesque de son dédicataire et créateur, Isaac Stern, mais il y apporte une énergie toute sensuelle, du sol grave au plus extrême aigu. Un grand artiste qui rencontre une grande œuvre, cela est déjà beau; quand en plus l'orchestre de la BBC se retrouve comme à ses beaux jours et que le chef, Yan Pascal Tortelier, le mène en musicien accompli et inspiré, on ne peut demander plus.

Tout aussi fascinant est *Timbres, espace, mouvement avec interlude*. L'indépendance d'esprit de Dutilleux lui permet d'allier sans anicroche ni faute de goût les couleurs expressionnistes à celles de l'orchestre de Messiaen. Bois virtuoses, percussions résonnantes tout en chaleur, rien ne manque pour séduire puis intéresser. Nous sommes dans les tons chauds et vibrants.

La musique de Dutilleux, cependant, reste dans le même registre émotif. On pourrait dire de ce français du Nord, qu'il est le Brahms de l'Hexagone. À la longue, cela risque de devenir un peu lassant. On écoute donc ce disque œuvre par œuvre. C'est ainsi qu'on le goûte le mieux.

En complément, deux œuvres vocales. Les *Deux Sonnets* de Jean Cassou, tout intéressants qu'ils soient, n'apportent guère de neuf dans le ca-



talogue du compositeur. Encore moins intéressante est l'orchestration de Dutilleux d'une œuvre d'un compositeur à qui certains vouent un culte disproportionné en fonction de sa mort à moins de trente ans à la guerre, Jehan Alain. Une curiosité.

DER FREISCHÜTZ

Carl Maria von Weber: *Der Freischütz*, opéra romantique en trois actes sur un livret de Friedrich Kind. Ottokar: Wolfgang Holzmaier; Kuno: Gilles Cachemaille; Agathe: Luba Orgonasova; Ännchen: Christine Schäfer; Kaspar: Matti Salminen; Max: Endrik Wottrich; un ermite: Kurt Moll; Samiel: Ekkehard Schall; Chœur de la Radio de Berlin, Orchestre philharmonique de Berlin, Dir: Nikolaus Harnoncourt. Teldec 4509-97758-2

Harnoncourt persiste et signe. Son regard presque de dément enflamme ici cet opéra magistral de Weber, portant un nouvel éclairage aux mystères de la sombre forêt germanique. On n'a pas entendu une telle réussite depuis l'enregistrement de Carlos Kleiber. Ici, cependant, le point de vue est différent.

Le féérique et la naïveté prennent des proportions quasi wagnériennes et l'intérêt pour le drame humain rejoint les intentions de Mozart. Nous avons tous appris que le *Freischütz* était le chaînon unissant Mozart et Wagner. Avec ce coffret Teldec, on l'entend et le comprend. La psychologie des personnages est vraisemblable, leurs relations ne semblent plus arbitraires. Le vilain est très sombre, soit, mais pas dénué d'humanité, et le brillant héros montre enfin ses faiblesses et sa courardise.

L'Orchestre philharmonique de Berlin est à proprement parler fabuleux, à l'aise tant dans les demandes techniques que Weber impose aux cors et aux clarinettes — félicitons les preneurs de son: le chalumeau terri-

fiant est toujours omniprésent —, les moments les plus triviaux des danses populaires, avec leur sonorité aigre, que dans les tutti vivants ou dramatiques ou les cavatines.

L'Air d'Agathe est en ce sens remarquable. Le tempo pris est délibérément plus lent; le temps s'arrête et on découvre une profondeur mélodique jusqu'à présent cachée. Le dialogue avec le violoncelle y devient encore plus émouvant, tout comme celui de l'alto avec les couplets coquins d'Ännchen qui suivent.

Il faut aussi souligner la réussite de la scène de la fonte des balles. Harnoncourt n'exagère pas le spectaculaire, ce serait trop facile; il le dose savamment, avec un jeu de tempos et de contrastes dynamiques qui, selon ses dires, étaient présents dans le manuscrit soigneusement rédigé de Weber et que la tradition — décidément, cette vieille dame nous crée bien des ennuis — a gommé pour, comme toujours, enlever les aspérités.

Dès les premières notes menaçantes de violons, vous serez conquis par ce monde romantique de la forêt allemande, vive les cors, où les esprits rôdent encore, où le monde païen a encore un sens plein de frais symboles. L'ouverture est probablement entendue ici dans ce qui va s'imposer comme une version de référence.

Comme c'est un opéra, il faut bien parler des chanteurs. Que dire d'autre sinon que le choix de la distribution est idéal! Endrik Wottrich en Max ne pousse jamais sa gueulante de ténor, Luba Orgonasova est une Agathe séduisante et Matti Salminen apporte, avec sa basse coffrée et solide, une présence sidérante au rôle de Kaspar. Il en va de même pour le moindre petit rôle. Même Wolfgang Holzmaier se tire bien de son petit emploi de prince bohémien.

Comme l'enregistrement a été fait sur le vif (en version concert, non scénique), les avantages du direct sont évidents. Quels plaisirs vous attendent ici!



BERLIOZ ROMÉO ET JULIETTE

Hector Berlioz: *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique d'après la tragédie de Shakespeare, op. 17. Olga Borodina, mezzo-soprano; Thomas Moser, ténor; Alastair Miles, basse; Chœur de la Radio bavaroise, Orchestre philharmonique de Vienne
Dir: Sir Colin Davis
Philips 442 134-2

Sir Colin Davis poursuit sa récidence d'enregistrements consacrés à Berlioz. Si au tournant des années 70 sa tentative était singulière, force est d'admettre qu'aujourd'hui, la compétition est plus féroce. Que nous apporte donc cette nouvelle version du *Roméo et Juliette* de Berlioz? Tout d'abord, que le vénérable Sir n'a pas perdu en vigueur, loin de là. Sa vision de l'orchestre de Berlioz, mêlée à la sonorité de l'Orchestre philharmonique de Vienne, apporte un côté cru aux couleurs de la palette de Berlioz. Les scènes nocturnes ou celle au tombeau brillent un peu trop.

L'Introduction est incisive, le *Scherzo* de la reine Mab presque expressionniste dans sa découpe virtuose des plans sonores et harmoniques. S'il y a ici plus de lumière que dans la version de l'OSM, il y a aussi beaucoup moins de poésie romantique, ce qui faisait, et fait encore, la grande force de Dutoit et sa phalange.

En ce qui concerne les chœurs, les deux versions, celle de Dutoit et de Davis, s'équivalent tant sur la subtilité, la puissance et la précision. Comme la prise de son est moins fondue chez Davis, on a l'impression de plus de tension.

La distribution des solistes est nettement à l'avantage de Davis. Berlioz mélodiste trouve ici des voix olympiques qui servent bien la partition. Un manque de tendresse peut-être chez Olga Borodina, une diction impeccable chez le ténor Thomas Moser et un frère Laurent d'une force remarquable par Alastair Miles. C'est bien beau tout ça, mais je préfère encore la sonorité et l'atmosphère si sensuelle du tandem Dutoit-OSM. C'est ce qui manque et décroît si fort quand on écoute la *Nuit sereine* ou la *Scène d'amour*, on pourra bien se passer de cet extrait fait comme cela.

COMPAGNIE LYRIQUE DE CRÉATION
CHANTS LIBRES
PAULINE VAILLANCOURT
DIRECTRICE ARTISTIQUE
Création mondiale

Le vampire et la nymphomane

Musique : Serge Provost Livret : Claude Gauvreau
Mise en scène : Lorraine Pintal

Doug MacNaughton, baryton Pauline Vaillancourt, soprano
Fides Krucker, mezzo-soprano Albert Millaire, comédien
Monique Mercure, comédienne
Sylvio Archambault, Nadia Blanchette, Geneviève Charest, Éthel Guéret, Claude Lemieux, Jean Maheux

Orchestre : Nouvel Ensemble Moderne
sous la direction de Lorraine Vaillancourt
Concepteurs:
Michel Goulet, Ginette Noiseux, Guy Simard, Jacques-Lee Pelletier

Les 24-25-27-28 septembre 1996 à 20h

USINE © ADMISSION en coproduction avec CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

1345, avenue Lafonde, Beaudry
Guichet : (514) 521-4493

514 790-1245
1 800 361-4595

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
JOSEPH RESCIGNO

Un nouveau regard !

1 Jeunesse et maturité

Richard Wagner Siegfried-Idyll
Ludwig van Beethoven Symphonie no 1, en ut majeur, op.21
Johannes Brahms Concerto pour piano no 2, en si bémol majeur, op.83

Direction : Joseph Rescigno

Richard Raymond piano

Le lundi 7 octobre 1996 20 h 00

Une invitation de Succession J.A. DeSève

CONSEIL DES ARTS
FEDERATION DES ARTS ET LETTRES DU QUÉBEC
Conseil des Arts du Canada
The Canada Council

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 843-2112 et Réseau Admission / 514 790-1245 Redevance et frais de service.

L'Orchestre Métropolitain
Votre orchestre Renseignements 598.0870

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

La couleur Mingus

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Charles Mingus, c'était l'Église du Holiness plutôt que celle des méthodistes ou des baptistes. C'était donc comme de facto le Dieu le moins inhibé qui soit. Charles Mingus, c'était l'auteur de *Moins qu'un chien*, peut-être le meilleur bouquin jamais écrit sur le jazz. C'était surtout le compositeur de *Oh Lord Don't Let Them Drop*

That Atomic Bomb On Me...
Et de *Better Git It On Your Soul*, *Freedom*, *Goodbye Pork Pie Hat*, *Duke Ellington's Sound Of Love*, *Remember Rockefeller In Attica*, *Haitian Fight Song*, *Fables of Faubus*, *Cumbia And Jazz Fusion*, *Better Git It In Your Soul*, *Phitecanthropus Erectus* ainsi que de *Tout ce que vous seriez aujourd'hui si la femme de Sigmund Freud était votre mère*. Inutile de chipoter: Mingus était le plus grand.

Depuis qu'il est mort en 1979, bien des entreprises, musicales s'entend, ont été consacrées à l'œuvre de Mingus. Sa femme a fondé il y a plus d'une douzaine d'années un Mingus Big Band. Il y a, de plus, des guitaristes dont Ed Cherry et le Montréalais Peter Leitch ont créé un orchestre de six-cordes qui fait la part très belle à l'œuvre de Mingus.

On a entendu les uns et les autres. On les a entendus sur scène comme sur disque. Et alors? Si Mingus est le grand du jazz, il a été assez mal servi, à l'exception d'une bande... montréalaise. Celle qu'a concoctée le contrebassiste Normand Guilbeault. Il y a moins de deux ans, il avait fait de Mingus le sujet central d'un excellent album. Aujourd'hui, Normand Guilbeault, contrebassiste né à Saint-Henri, récidive.

Il propose, sur étiquette Justin Time, une production intitulée *Hommage à Mingus*. Un hommage fait en public. Un hommage enregistré les 3 et 4 avril derniers à la Maison de la culture Frontenac. C'est bon, c'est tout bon. C'est très bon.

Et pourquoi donc? Parce que. Mais encore? Il faut peut-être commencer par ceci: lorsqu'il était petit, Mingus étudia le violoncelle jusqu'à ce jour où son ami Buddy Collette lui chuchota: «Prends donc une basse, Mingus. Tu es noir. Aussi doué que tu sois, tu ne feras jamais rien de bon dans la musique classique. Tu veux jouer, il faut que tu joues d'un instrument noir. Apprends donc à *slapper* la basse».

Slapper la basse, en faire rebondir des notes, c'est ce que fait Guilbeault. C'est ce qu'il fait avec passion. Autrement dit, comme on doit traiter Mingus, dont le mot d'ordre, celui qu'il assenait à tous ses musiciens, était: «Je ne vous paye pas pour jouer exactement ce que j'ai écrit. Je vous paye pour jouer mes notes mais aussi pour jouer entre mes notes».

Et qu'a fait Guilbeault? Il a engagé des musiciens animés par cet esprit consistant à s'étonner soi-même. Soit Mathieu Bélanger à la clarinette et à la clarinette basse, Ivanohé Jolicœur à la trompette, Michel Ouellet au trombone et Paul Léger à la batterie. Tous, ils sont excellents. Tous, ils sont passionnés. Et il y a plus.

Il y a Jean Derome aux saxophones alto, baryton, et à la flûte. Et ce qu'il a de bien, le Derome, c'est ce grain de folie qui l'habite. Ce grain qui aurait plus à Mingus lui-même. Ce grain qui fait si cruellement défaut aux autres bandes de ce monde qui font uniquement du Mingus.

À Mingus, ils ont emprunté *Orange Was The Color Of Her Dress*, *Then Blue Silk*, *Don't Be Afraid The Clown's Afraid Too*, *What Love*, *The Black Saint And The Sinner Lady*, ainsi qu'une pièce composée en 1976 par Jean Derome. Elle s'appelle *Hommage à Mingus*, la pièce en question.

Entre le grain de folie que Derome a injectée dans cette bande, l'enthousiasme de Guilbeault, l'assurance de Ouellet, les larmes de crocodile que Jolicœur extrait de sa trompette, la créativité de Bélanger et l'immense expérience de Léger, le chef, soit Normand Guilbeault, contrebassiste qui a le chic d'être hors d'ordre, nous propose l'une des meilleures productions de l'année.

Cet album, c'est le pied. C'est le plaisir.

En bleu et noir

On n'en dira pas autant du dernier d'Eddie Henderson. Loin de là. L'album que ce trompettiste vient de signer pour Milestone, il s'intitule *Dark Shadows*, est, osons le mot... inutile. C'était la brève «un consommateur averti en vaut deux».

LA VITRINE DU DISQUE

Françoise Hardy assume *Le Danger*

La plus récalcitrante des idoles refait surface de son propre gré

SYLVAIN CORMIER

LE DANGER
Françoise Hardy
Virgin (EMI)

Entre mai 1962 et l'été 1963, plus de deux millions d'exemplaires du premier disque de Françoise Hardy, une mélancolique ballade intitulée *Tous les garçons et les filles*, trouvent écho chez autant de garçons et de filles de son âge. Françoise, qui a tout juste dix-huit ans en 1962, rêvait bien de chanter ses chansons, mais le succès la prend à rebrousse-poil. Idole, moi, vous voulez rire! On la perçoit alors comme l'incarnation de l'héroïne de *Bonjour tristesse*, roman-événement d'une autre Françoise, Sagan celle-là. Françoise Hardy, lui demandant les journalistes, êtes-vous une jeune fille triste? Presque d'emblée, elle va vivre cette drôle de vie de vedette à distance. Écrire, composer des chansons lui plaît, les enregistrer aussi, poser pour les couvertures de *Salut les copains*, la revue-fétiche de l'époque, passe encore, vu que son petit copain Jean-Marie Périer est derrière l'objectif, mais pas question de vivre pour la scène comme Sylvie (Vartan) ou pour le succès comme Sheila. Pas de velléités d'actrice non plus: quelques navrants essais suffisent à la dégoûter.

Les années soixante progressant, elle se définit un style. *La Maison où j'ai grandi*, *L'Amitié*, *Voilà* imposent une manière Hardy, entre chanson et yéyé. L'idole, peu à peu, se mue en icône. De Londres à Paris, les sixties ressemblent à une image de Françoise, impassible, cheveux longs et droits, habillée par Courrèges, posant avec Mick Jagger ou Bob Dylan. Un jour, elle rencontre Jacques Dutronc, qui toise le vedettariat d'un œil méfiant lui aussi. Son truc à elle, c'est le détachement. Son truc à lui, l'ironie féroce. Ils se ressemblent: un couple de longue durée va naître. Françoise enregistre ses meilleurs albums entre 1968 et 1972, qui offrent *Comment te dire adieu*, *Soleil*, *La Berluce*, *Et si je m'en vais avant toi*. Et puis, à mesure que l'astrologie, sa plus grande passion (rien à voir avec l'industrie de Jojo Savard), la réquisition, plus la chanson, et surtout le service après-vente, lui pèsent. Une courte période avec Michel Berger (*Message personnel*) puis une autre plus jazzy avec Michel Jonasz et Gabriel Yared marquent d'un trait pas trop appuyé ses années 70 et 80. L'album *VIP*, une froide production techno-pop de 1986, signale le début d'une fin.

Françoise, qui n'a jamais cessé de se dire «pas vraiment chanteuse, ni musicienne, et encore moins star», décide en 1988 de larguer définitivement le métier, à de rares sorties près (une participation à l'album *Urgence* contre le sida, une collaboration avec Alain Lubrano).

La revoilà pourtant en 1996, alors qu'on ne l'espérait plus, avec un nouvel album bien-nommé: *Le Danger*. Il fallait écrire tout ce qui précède pour que l'on mesure la portée de ce titre. Et du texte de la chanson correspondante: «Tu te croyais à l'abri du danger: / tu avais fermé la porte, tout rangé / tiré quelques traits / gommé



FRANCOISE HARDY/LE DANGER

des portraits / des ratures, des bavures / camouflé les blessures de la vie [...] c'est peut-être la peur / qui rend aveugle et sourd.» Le risque, cette fois, est pleinement assumé: Françoise sait ce qu'il en coûte de se dévoiler à nouveau, de se retrouver à la une de *Paris-Match*. Mais voilà, chez Virgin, on lui a soumis l'offre ultime: enregistrer un disque, point à la ligne. Pas de promo obligatoire, pas de spectacles, rien. Une proposition si peu contraignante que, pour Françoise, le désir du début, celui qui avait suscité *Tous les garçons et les filles*, a fini par réapparaître, intact. Sur d'efficaces musiques cousues main par Lubrano et Rodolphe Berger, meneur du groupe Kat Onoma, elle a ainsi redécouvert sa voix, sa sensibilité d'auteur, sa manière d'explorer le sentiment amoureux.

Le Danger n'est pas, en cela, la suite de *VIP*, mais bien le répondant moderne de *Ma jeunesse fout le camp* (1967) ou de *Message personnel* (1973). On écoute *Les Madeleines...*, *Le Danger*, *Un peu d'eau*, *Regarde-toi*, et on renoue avec un phrasé délicat, un timbre doucement chaleureux, une proximité émotionnelle que l'on croyait à jamais perdus. Il y a dans sa façon de chanter *Dix heures en été* et *Regarde-toi* la même dose de résignation douloureuse qui rendaient *Comme on Voilà* si terriblement belles. On se dit: c'est exactement ça, du Françoise Hardy. Pareil pour les remarquables arrangements qui, dans la foulée du brillant album *Désir, plaisir, soupir* de Diane Tell, empruntent intelligemment à la pop britannique (*L'Obscur objet*, *Tout va bien...*) mais aussi au rock de Dutronc (le riff de *Mode d'emploi* est typique), ainsi qu'aux guitares atmosphériques d'un Bashung (*La Beauté du diable*, *Ici ou là?*), autant de sonorités qui amènent Françoise Hardy en 1996 tout en ramenant 1996 à Françoise Hardy.

Pour le fan, le bonheur est criant. Pour pas mal d'autres (on l'a plébiscité en France), c'est tout bonnement l'un des albums les plus satisfaisants de l'année. Soyons doublement heureux: Françoise est si contente du disque qu'elle a causé aux médias européens, et on nous assure chez Virgin qu'elle viendra nous dire deux ou trois mots de *visu* si les étoiles sont bien alignées, en octobre. Dites-le à tous les garçons et les filles de votre âge afin qu'ils cessent d'aller seuls dans les rues, l'âme en peine. Quelqu'un les aime.

On a eu les Beatles sans John Lennon (en chair et en os) et Pink Floyd sans Roger Waters. Voici maintenant les Talking Heads sans leur tête pensante, c'est-à-dire sans David Byrne.

Rebaptisés The Heads, les Jerry Harrison, Chris Frantz et Tina Weymouth accompagneront divers chanteurs sur l'album *No Talking, Just Head*, à paraître le 8 octobre prochain, selon la livraison de septembre du bulletin industriel *Ice - The CD News Authority*. Entre autres présentés, Michael Hutchence d'INXS, Maria McKee, Johnette Napolino (l'ex-chanteuse de Concrete Blonde) et Andy Partridge de XTC tenteront de remplir le très ample habit de Byrne.

AUTOUR DE LUCIE

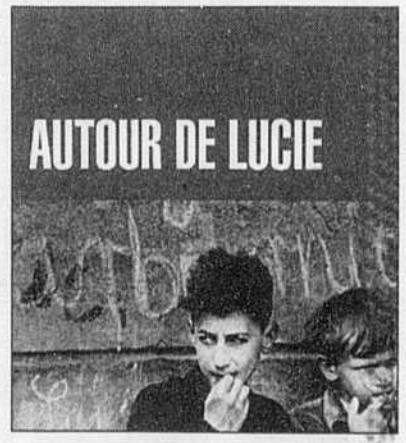
Autour de Lucie (Nettwerk)

Qu'est-ce qui a bien pu amener une compagnie alternative de Vancouver (Nettwerk) à prendre sous son aile, pour la toute première fois de son histoire, un petit groupe français comme Autour de Lucie? La réponse est simple: de la pop éclatante, aérienne et délicate à ce point, ça devrait se foutre des barrières linguistiques et saluer la planète entière.

Pas trop loin de Françoise Hardy et des plus belles traditions pop françaises, Autour de Lucie livre, derrière un mur de guitares trépidantes mais légères, des mélodies qu'on se plaît à fredonner en travaillant, à commencer par l'irrésistible *L'Accord parfait*, qui sème son refrain avec bonheur sur nos radios depuis quelques semaines. Formé un peu par hasard il y a deux ans autour de... Valérie Leullot, auteur-compositeur et chanteuse à l'émerveillement fillet de voix, ce groupe français adapte à bon escient les meilleures leçons de la brit pop des dernières années, avec des constructions de chansons que ne renierait pas Oasis ou Cast ou même les Smiths — voir la chanson *Simon*, livrée en versions française et en anglais, toutes deux réussies.

Capable de faire du boulot sérieux et parfois complexe (*Les Brouillons*), Autour de Lucie a cette rare mais merveilleuse capacité de mettre les grands espaces dans ses petites chansons. On écoute des morceaux comme *Les Cieux de traîne* ou *Ce que l'on fait*, et voilà qu'on se sent au sommet des montagnes, au coucher du soleil, avec une brise légère qui nous joue dans les cheveux, en nous laissant entre une extase délicate et une douce mélancolie. En écoutant des disques comme ça, la lecture en mode répétition, on se dit que c'est dans la tête qu'il fait beau.

Rémy Charest



Le contrebassiste Normand Guilbeault.

ARCHIVES, LE DEVOIR

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL HORS-SAISON

présente

UN SOIR SEULEMENT

Une soirée avec

CESARIA EVORA

SPECTRUM

Billets en vente dès aujourd'hui 10h

30 OCTOBRE à 20H

BILLET EN VENTE au Spectrum, aux comptoirs Admission et au 790-1245 (+frais)

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

- REGARDS, GLENN GOULD, SONY 35,95\$
- CHANT D'AMOUR, CECILIA BARTOLI, PGS 16,95\$
- CONCERTO POUR BANDOENON ASTOR PIAZZOLLA, S.R.I. 18,95\$
- PASSAGE TO PARADISE, ARTISTES DIVERS, EMI 8,95\$
- CANTUS MARIALES, L'ABBAYE DE ST-BENOÎT-DU-LAC, ANALEKTA 16,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

- TRANQUILIDADE, FORTIN/LÉVELLÉ, ANALEKTA 15,95\$
- COOLKLEZ, RAOUL, ANALEKTA 16,95\$
- TERRA E AR, BEVINDA, MUSICOR 17,95\$
- MIA THALASSA, ANGÉLIQUE IONATOS, INTERDISC 24,95\$
- LA PROPHÉTIE DES ANDES, CHRISTOPHER FRANKE, EMI 15,95\$

POP FRANCOPHONE

- QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95\$
- L'ÂME DES POÈTES, ARTISTES DIVERS, EMI 16,95\$
- SI CHACUN, RAPIDE S.O.S., SÉLECT 5,95\$
- INVITEZ LES VAUTOURS, ÉRIC LAPOINTE, SÉLECT 18,95\$
- LES REFRAINS D'ABORD, MONIQUE LEYRAC, FONOVOX 29,95\$

POP ANGLOPHONE

- NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 16,95\$
- TRAINSPOTTING, TRAME SONORE, EMI 15,95\$
- 18 TIL I DIE, BRYAN ADAMS, PGS 16,95\$
- NEW ADVENTURES IN HI-FI, R.E.M., WARNER 16,95\$
- SPIRITCHASER, DEAD CAN DANCE, PGS 16,95\$

SUGGESTIONS

KAFKA Nigel Kennedy EMI 15,95\$

COCKTAIL SHAKEN AND STIRRED Jaymz Bee BMG 15,95\$

SONGS FROM A SECRET GARDEN Secret Garden PGS 16,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau

30 septembre - 20h

Karen Young

Le Cantique des Cantiques

Adaptation de K. Young et de M. Ackerman

Chants inspirés de la musique médiévale du Moyen-Orient

Avec François Panneton, ténor, Ensemble La Nef, Chœur de huit voix

Salle Pierre-Mercure Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est Metro Berri-UQAM

Billets : 987-6919

CHAÎNE CULTURELLE FM 101.1 RADIO-CANADA

Desjardins LE DEVOIR

«Sa voix... Un superbe instrument capable d'émettre des notes parfaitement pures... Une voix qui en contient mille.» — Montréal, Le Devoir

A LA UNE du DEVOIR, UNE SOCIÉTÉ EN ÉVOLUTION

UNE EXPOSITION À VISITER

LA PULPERIE MUSÉE DE SITE

Tous les jours de 9h à 18h Du 12 septembre au 14 octobre 1996 Du lundi au vendredi, du 15 au 25 octobre, de midi à 16h

300 Dubuc, Chicoutimi. Bénévolat: (418) 698-3100

Les partenaires de l'initiative de l'Édition alternatives de Devoir:

Collaborateurs: Université de Québec à Chicoutimi, Le Devoir, Les Musées de la Ville de Chicoutimi, Micro-Intel

Le financement de la Culture et des Communications: Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture et des Communications, Ville de Chicoutimi

LA TÉLÉ DU WEEK-END



SIMPLEMENT LA VIE

Une émission sans animateur ni reporter à l'écran, qui raconte des histoires parfois insolites, parfois touchantes. Ce soir, les Mexicains à Saint-Rémi, les maniaques de la course automobile et l'art de fréquenter les ventes de garage.

Radio-Canada, 17h30

CONCERT PLUS

Pour souligner le 26^e anniversaire de la mort de Jimi Hendrix, la chaîne présente le concert qu'il a donné au Festival de l'île de Wight 18 jours avant sa mort.

MusiquePlus, 20h

SAMEDI C

Yehudin Menuhin. Le violon du siècle. Première de deux. Portrait du célèbre violoniste.

Télé-Québec, 20h30



CINÉMA
AU PETIT ÉCRAN

PAULE DES RIVIÈRES

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30	
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Pour tout l'art du monde	Branché Impact	Simplement la vie	Le Téléjournal	Raison Passion / Guy Bertrand (18:20)	Baseball / Expos - Braves			Le Téléjournal	Nouvelles du sport (22:22)	Cinéma / LE CHOIX DE SOPHIE (3) avec Meryl Streep, Kevin Kline (22:45)				
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Tournoi de quilles en équipes (16:00)	Fleurs et Jardins	Les Ailes de la mode / Annie Pelletier	Le TVA	Cinéma / SANS DESSUS DESSOUS (5) avec Rider Strong, Jason Weaver			Cinéma / L'AMIE MORTELLE (4) avec Matthew Laborieux, Kristy Swanson		Le TVA / Le TVA Sports	Loteries (23:14)	Cinéma / L'ÉCHELLE DE JACOB (4) avec Tim Robbins, E. Pena (23:27)			
TQC	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Iris / Pacha (16:45)	Les Misérables	...les découvreurs	Spirou	Exploration	500 Nations		Samedi C		Cinéma / TOO MUCH! (4) avec Emily Lloyd, Geoffrey Hutchings (21:39)		Château de cartes (3/4) (23:19)			
TQS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Pub	Tennis Extra	Gr. Journal (2) Hebdo... (17:40)	La Tournée du grand Duc / Alain Stanké		Cinéma / LE FILS DE LA PANTHÈRE ROSE (5) avec Roberto Benigni, Herbert Lom			Cinéma / VENGEANCE AVEUGLE (5) avec Rutger Hauer, Brandon Call		Le Grand Journal	Tennis Extra			
CBC	5 (5) 6 (6) 4 (4)	Show Jumping (16:00)	Wonder Years	News	Baseball / Blue Jays - Orioles				Ear to the Ground		News	Country Beat (23:15)				
CTV	8 (8) 13 (13) 12 (12)	Family Play	Homeboys...	Home Improv.	Newsline	Regional...	Entertainment Now	Dr. Quinn, Medicine... / Début	F / X: The Illusion / Début		CTV News	News				
ABC	8 (8) 13 (13) 22 (22)	Football universitaire / Boston College - Michigan (sous réserves) (15:30)			Wheel of... Jeopardy!		Second Noah		Cinéma / NAKED GUN 33 1 / 3: THE FINAL INSULT (5) avec Leslie Nielsen, Priscilla Presley		News	Tales from... Hard Copy				
CBS	3 (3) 8 (8) 5 (5) 10 (10) 33 (33) 57 (57) 6 (6) 24 (24)	Football universitaire / Florida - Tennessee (15:30)			Entertainment this Week	Wheel of... Jeopardy!	Dark Skies / Début		Touched by an Angel / Début	Walker Texas Ranger / Début	News	Hercules Pub				
NBC	5 (5) 10 (10) 33 (33) 57 (57) 6 (6) 24 (24)	Golf / Solheim Cup (15:00)			Home Improv.	Inside Edition	Siskel & Ebert		Profiler / Début		Saturday Night Live (23:35)					
PBS	33 (33) 57 (57) 6 (6) 24 (24)	Julia's Kitchen	Scottish Fiddle Orchestra	Lawrence Welk	Austin City Limits	Keeping Up... One Foot in... Road Scholar			Cinéma / LE SANG D'UN POÈTE (3) avec E. Rivero		...Gerstwin					
ONT	6 (6) 24 (24)	Cryptkeeper	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	Wilderness Jrnl Red Green	The Simpsons	Coach	Touched by an Angel	Get Serious	Global News	Sat. Night Live				
TSN	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Criquet - Sahara Cup (12:30)	Ultimate Golfing Experience	Sportsdesk	Baseball / Expos - Braves	CFL Football / Roughriders - Lions										
RDS	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Cyclisme / Tour de France	Vélo	Superbike	Sports 30	Champ. du Monde Superbike	Spécial Boxe / Billy Irwin - Pablo Sarmiento	Monde du sport	Superstars WWF	Sports 30	Kickboxing					
TV5	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Vins et...	Journal suisse	Les Carnets...	Thalassa	Journal FR2	Jacques Dutronc au casino de Paris	Bon Week-end	Télécinéma	Montagne	Journal belge	Passer-moi les jumelles!				
CF	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Joy. Naufragés	Radio Enfer	Chair de poule	Mutants de...	Les Sentinelles de l'air	Le Studio									
MP	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	VoxPop	Cimetière CD	Fax	Box-office	Perfecto	ConcertPlus	Musique vidéo	Bouge de là	Musique vidéo						
MM	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	VideoF. (14:30)	R.S.V.P.	MuchMegaHits	The Tube	Spotlight	1996 MuchMusic Video Awards									
SE	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	À Wong Foo... (15:15)	Raspoutine (17:25)	Major Payne	Judge Dredd											
YTV	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Yogi Bear	Mr. Magoo	Spiderman	Flash Gordon	Rocko's Life	Eerie Indiana	Goosebumps	Are You Afraid of the Dark?	Beasties	Hidden City	Dragon Ball	Sailor Moon	Insektors		
RDI	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Branché	Griffe	Monde ce soir	Émission spéciale: la visite papale en France	Le Journal RDI	Scully renc.	Le Point final	Le Téléjournal	Griffe			
D	1 (1) 2 (2) 3 (3) 4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 12 (12) 13 (13) 14 (14) 15 (15) 16 (16) 17 (17) 18 (18) 19 (19) 20 (20) 21 (21) 22 (22) 23 (23) 24 (24) 25 (25) 26 (26) 27 (27) 28 (28) 29 (29) 30 (30) 31 (31) 32 (32) 33 (33) 34 (34) 35 (35) 36 (36) 37 (37) 38 (38) 39 (39) 40 (40) 41 (41) 42 (42) 43 (43) 44 (44) 45 (45) 46 (46) 47 (47) 48 (48) 49 (49) 50 (50) 51 (51) 52 (52) 53 (53) 54 (54) 55 (55) 56 (56) 58 (58) 59 (59) 60 (60)	Biograp. (16:00)	Le Combat d'Onésime Tremblay	Samedi de rire	Animalier	Le Goût du monde	...la Seconde Guerre mondiale	Biographies / Michèle Morgan	Frank Sinatra / ...de chansons	Navarro						

L'AMIE MORTELLE

(4) *Deadly Friend* É.-U. 1986. Drame fantastique de W. Craven avec Matthew Laborieux, Kristy Swanson et Michael Sharrett. Un adolescent précoce cherche à redonner vie à une amie en lui implantant dans le cerveau les commandes d'un robot qu'il a mis au point.

TVA 20h30

TOO MUCH!

(4) *Wish You Were Here* G.-B. 1987. Drame psychologique de D. Leland avec Emily Lloyd, Geoffrey Hutchings et Tom Bell. Se sentant étouffé par la mesquinerie de sa petite ville, une adolescente rebelle des années 50 se défend par une éffronterie manifeste.

TQ 21h30

LE CHOIX DE SOPHIE

(3) *Sophie's Choice* É.-U. 1982. Drame psychologique de A.J. Pakula avec Meryl Streep, Kevin Kline et Peter MacNicol. Un jeune écrivain découvre progressivement le passé douloureux d'une Polonaise rescapée des camps nazis.

SRC 22h35

L'ÉCHELLE DE JACOB

(4) *Jacob's Ladder* É.-U. 1990. Drame fantastique de A. Lyne avec Tim Robbins, Elizabeth Pena et Danny Aiello. Un facteur new-yorkais souffrant d'hallucinations est convaincu que ses maux proviennent d'une épreuve subie durant la guerre du Vietnam.

TVA minuit



GRAND PRIX DU PORTUGAL

D'Estoril, le Grand Prix du Portugal de Formule 1, 15^e et avant-dernier de la saison. Crucial pour Jacques Villeneuve.

RDS, 9h

SOUS LA COUVERTURE

Parmi les ouvrages discutés à cette émission littéraire, «Anais Nin», de Deirdre Bair; «Nous serons comme des dieux», de Ève de Castro; «Le Troisième Orchestre», de Sylvain Lévesque.

Radio-Canada, 16h

HORS-CIRCUIT

Dans les coulisses d'une école. Reportage sur la section française de l'École nationale de théâtre. Pour ceux que le théâtre intéresse.

Télé-Québec, 20h30

BOUILLON DE CULTURE

Bernard Pivot reçoit Alain Delon et Francis Huster pour leur interprétation dans la pièce de théâtre «Variations énigmatiques» de Eric-Emmanuel Schmitt.

TV5, 20h30

LES BEAUX DIMANCHES

Mozart: Opéra pour deux. Le flûtiste français Alain Marion et la violoniste québécoise Angèle Dubeau enregistraient récemment un disque reprenant certains des airs les plus connus du grand compositeur.

Radio-Canada, 21h30



CINÉMA
AU PETIT ÉCRAN

THE PIANO*

(2) Aust. 1992. Drame sentimental de J. Campion avec Holly Hunter, Harvey Keitel et Anna Paquin. Vers 1850, en Nouvelle-Zélande, une jeune muette venue vivre avec un colon qu'elle a épousé par correspondance s'éprend d'un voisin.

CBC 20h

SIX DEGRÉS DE SÉPARATION

(4) *Six Degrees of Separation* É.-U. 1993. Comédie dramatique de F. Schepisi avec Stockard Channing, Donald Sutherland et Will Smith. Un jeune inconnu qui se fait passer pour le fils de Sidney Poitier s'immisce dans la vie d'un couple de riches New-Yorkais.

TQS 21h

MERY POUR TOUJOURS

(4) It. 1989. Drame social de M. Risi avec Michele Placido, Claudio Amendola et Alessandro di Sanzo. Un professeur de lettres qui travaille temporairement dans une maison de redressement pour adolescents tente d'aimer les jeunes délinquants de sa classe.

TQ 22h

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable.

PAULE DES RIVIÈRES

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Sous la couverture / Antonine Maillet, Sylvain Lévesque (16:00)	La Course Destination Monde	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Surprise sur prise: l'émission impossible	Les Beaux Dimanches / Sand et Les Romantiques	Mozart: opéra pour deux	Le Téléjournal / Le Point (22:20)	Nouvelles du sport (22:45)	Cinéma / LA BOULANGÈRE DE MONCEAU avec Barbet Schroeder (23:07)				
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / BIG (4) avec Tom Hanks, Elizabeth Perkins (15:30)	Les Ailes de la mode	Le TVA	René Simard - 25 ans de carrière		Cinéma / LE COUP DE FOUJURE (6) avec Cary Elwes, Alicia Silverstone		Le TVA	TVA Sports (22:24) / Loteries (22:44)	Complètement marteau (22:51)	Finances (23:20) / Pub (23:49)			
TQC	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Cinéma / SAMSON ET SALLY (4) Dessins animés (16:00)	Science-fiction	Pignon sur rue	Être dans son assiette	En pleine nature	Plaisir de lire	Hors-circuit / Les Coulisses d'une école	Cinéma / MERY POUR TOUJOURS (4) avec Michele Placido, Claudio Amendola (21:24)		Cinéma / TOO MUCH! (4) (23:14)				
TQS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Pub	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Artiste au menu / Francine Grimaldi	Box Office	Hercule	Shows rigolos / Sol, Jean-Yves Dorion, Sylvain Larocque, Chris Ryan, Mario Bélanger	Cinéma / SIX DEGRÉS DE SÉPARATION (4) avec Stockard Channing, Donald Sutherland		Le Grand Journal (23:25) / Cinéma (23:55)				
CBC	5 (5) 6 (6) 4 (4)	Sunday Arts Entertainment (16:00)	Wonder Years	Street Cents	World of Disney (2/2)	Road to Avonlea	Cinéma / THE PIANO (2) avec Holly Hunter, Harvey Keitel		Sunday Report	Venture (22:29)	Sunday Night News	Sports Late Night (23:37)			
CTV	8 (8) 13 (13) 12 (12)	Wine &													

